Palat. LV 37 (3)

594484

TISONS D'HERCULE,

OU

FRAGMENS

pour servir de supplément et de suite aux Lettres confidentielles sur les relations intérieures de la Cour de Prusse depuis la mort de Frédéric II.

CAHIER VII.

A PARIS 1808.

TABLE
DES MATIÈRES.

Réponse de l'auteur des lettres confidentielles à l'auteur de l'épître confidentielle. . . . . page 1

Danzig jusqu'à la domination Prussienne. . . 8

Siège et prise de Danzig; ses malheurs et le recouvrement de sa liberté. 19

Les gens de service. Plaisanterie. 111

Anecdotes. 113

Lettre d'un Officier Prussien à son ami S**n à B**n. 115

Encore quelques réflexions sur la chûte des forteresses Prussiennes. 118

Notices de Berlin. 122

Lettre écrite de Coppenhague le 19 Septembre 1807. 126

Anecdotes.
- Le Général Berner et le Moine de Loebau. 127
- Bonté de coeur d'un Cosaque. . . . 128
- Le Saxon et le Prussien. 128

L'EXPLICATION
DE L'ENVELOPPE DU CAHIER

se trouve dans le cahier I. dans l'explication du titre: Tisons d'Hercule, etc.

Réponse de l'auteur des lettres confidentielles à l'auteur de l'épître confidentielle.

Je m'étois proposé, Monsieur, de ne point vous répondre. Après mûre réflexion, j'ai changé d'avis, étant persuadé que vous ne m'avez point compris.

Vous caractérisez le patriote à la manière du peuple. Vous paroissez croire que le patriotisme consiste à faire l'éloge de toutes les mesures que prend le Gouvernement. D'un autre côté, vous désapprouvez avec raison la définition que j'en ai donnée; je reconnois n'en avoir pas indiqué tous les caractères. Je crois qu'il seroit plus juste de dire que le patriote est celui qui, au besoin, sacrifie pour la société dont il est membre tout ce qu'il regarde comme sa propriété, son individualité particulière pour le bien public.

J'ai fait l'observation que les enfans jouoient la guerre à Grünberg; je n'ai point voulu démontrer par là que nous approchons de la barbarie que j'ai prédite dans ma dixième lettre. Vous êtes dans l'erreur, si vous me supposez cette intention.

Je n'ignore pas que ce jeu de la guerre est une suite du penchant à l'imitation. J'aurois dû ajouter qu'il ne falloit point étouffer ce penchant, puisque nous

approchons du temps où probablement chacun sera obligé de défendre soi-même ses propriétés.

Mais si vous prétendez réfuter mes vues au sujet de l'état futur de l'Europe (qui aussi sera passager) vous trahissez par là votre ignorance du système de guerre qui règne depuis 1792.

La guerre étoit dans vos contrées, et vous n'avez pas observé avec quelle fureur de dévastation elle a été faite?

On vous le pardonne en raison de la retraite où vous étudiez. Peut-être étiez-vous occupé de votre *biographie moderne*. Il vous eût suffi de regarder par la fenêtre pour vous convaincre que les soldats d'aujourd'hui ne sont plus ceux de la guerre de sept ans.

Ceux-là tiroient leur subsistance des magasins et recevoient leur solde. Ceux d'aujourd'hui sont immédiatement nourris par le bourgeois, et le numéraire qu'ils possèdent, est le fruit du pillage. Dans la guerre de sept ans, le paysan traçoit ses sillons entre les postes avancés des combattans; aujourd'hui on dételle les chevaux de la charrue pour les livrer à la remonte.

Informez-vous de ce qui fut cause de la prise du camp de Glatz, et de ce qui se passa dans cette affaire. Allez en Prusse et voyez les champs de bataille.

Il est donc évident que la guerre se fait actuellement sans humanité; plus le soldat est féroce, mieux vaut pour le Chef. J'ai dit que nos enfans verroient des temps plus heureux. L'opinion que j'ai avancée

que la méthode actuelle ne dureroit pas au delà d'une génération étoit peut-être précipitée.

Dans la première partie des lettres confidentielles, je crus pouvoir faire le panégyrique du patriotisme Silésien, parceque le plus grand nombre des habitans souhaitoit une insurrection. Dans un voyage que je fis au printems de 1807, on m'y fit des reproches d'avoir mal rapporté le siège de Glogau, et l'on me remit les lettres qui ont été publiées dans la seconde partie de l'ouvrage.

Vous avez raison, quand vous me reprochez d'avoir dit: „des femmes déjà autrefois déshonorées, se „sont vendues à prix, n'ayant plus rien à perdre." — C'est une faute d'impression. Il faut lire: „Des fem„mes autrefois honorées, se sont vendues etc." En général il y a beaucoup d'erreurs typographiques dans ce volume qui a été imprimé en hâte, et dont je ne pus faire la révision.

Mais vous dites, en parlant des députés des Etats qui désiroient la capitulation: „on ne pèche point par des prières." Voilà ce que je ne puis passer sous silence. Si la définition que j'ai donnée d'un patriote est juste, on cesse de l'être, lors même qu'on souhaite tout bas, qu'une forteresse capitule, parcequ'on a des intérêts qui y sont compromis; qu'elle capitule parcequ'on y a sa femme. Si toutes les femmes fûssent venues demander que Glogau capitulât afin que leurs maris ne fûssent point tués, n'auroient-elles pas eu autant de droit que le Comte à faire cette prière? On

ne pèche point, sans doute, en priant; mais on fait voir par là bien de l'égoïsme.

Vous me reprochez de n'avoir rien dit de Breslau, et vous instruisez le public de quelques traits patriotiques qui vous donnent occasion de tourner en ridicule les écoles protestantes. J'aurois pu rendre le tableau plus piquant, en faisant connoître la conduite des fonctionaires supérieurs militaires durant le siège, et celle de plusieurs familles nobles après la reddition.

Vous appellez cela, faire bonne mine à mauvais jeu!

Vous exposez vos collègues à la risée en publiant un extrait du discours françois que le député a dû prononcer. Vos collègues paroissent ici avec un caractère pusillanime. On veut toujours, et au moindre contact on se retire dans la coquille de la prudence humaine. Pourquoi publier ce discours, s'il n'a été ni prononcé, ni imprimé? Des pensées sont-elles déjà un acte énergique de patriotisme?

Si vous ne trouvez dans mon ouvrage aucune preuve du droit de contester aux Silésiens le patriotisme, pourquoi passez-vous la partie militaire?

En prenant la défense de la proclamation que fit le Magistrat de Schweidnitz peu avant le siège, vous faites voir que vous ignorez la conduite que l'on doit tenir dans de pareilles circonstances, quoique vous ayiez assisté dans la cave au siège de Breslau. Faut-il par une Jérémiade, semblable à celle de Schweidnitz, ôter tout courage aux bourgeois? Lisez l'histoire des sièges

de Cosel et de Danzig, et vous apprendrez quel est le devoir du Magistrat et du Commandant d'une forteresse.

Vous me demandez combien j'ai fait de guerres? J'avoue que cette question me fait rire. L'expérience prouve qu'il n'est pas besoin d'avoir fait la guerre pour porter un jugement sur ce qui s'y est passé. Qu'est-ce que les plus grands Généraux François ont été avant la guerre? Et qu'étoit Struensée, lorsqu'il écrivit des ouvrages militaires?

Vous réprouvez la levée d'une nation en masse, vous qui cependant enseignez l'histoire à la jeunesse! N'est-il pas avéré que cette levée en masse a seule sauvé la France, et que c'est à cette mesure que son Empereur doit ses victoires.

Si les François étoient mécontens de cet éloge, comme vous paroissez le croire, ils ne sauroient pas, en vérité, ce qui peut faire leur grandeur ou les rabaisser; et si ce que vous dites est vrai, nous aurions encore l'espérance d'être leurs vainqueurs.

Vous dites que leur énergie dans le temps de la révolution n'étoit qu'une fièvre chaude qui abandonne le malade à une foiblesse incurable. Mais si vous n'êtes pas vous-même dans la léthargie d'une fièvre nerveuse, vous avouerez que, depuis la levée en masse, la France n'est pas affoiblie. Napoléon, ses Maréchaux, ses Ministres, ses Soldats, tous les François d'aujourd'hui n'en sont-ils pas les résultats? Qu'eûssent-ils été sous Louis XVI. Mais vous mêlez étrangement toutes sorte

de choses. „La révolution, dites-vous, empeste les „François d'aujourd'hui." En êtes-vous surpris? Toute fermentation réveille une odeur désagréable, et n'en est pas moins nécessaire.

Selon vous, j'allume dans la Silésie le flambeau de la révolution! Est-ce révolutioniser, quand une province, dénuée de troupes régulières, ne veut pas être livrée à l'ennemi? quand on cherche à mettre sous les armes tout ce qui est en état de les porter? quand on veut laisser au génie un libre essor, et attendre que la nature nomme les Chefs de l'armée.

Je suis de votre avis quand vous dites: nous n'avons point de *Mirabeau*, point de *Camille*, point de *Desmoulins* qui crie, aux armes! Mais nous avons des princes, des comtes, des barons, des professeurs, des instituteurs, des conseillers de ville, de province, de péages qui vont avec une infinité de courbettes au devant de l'ennemi, lui tendent les bras et le flattent. Nous avons des hommes qui offrent leurs femmes et leurs filles, et qui tiennent à honneur d'être conspués. Appellerez-vous cela aussi: faire bonne mine à mauvais jeu? En voulez-vous des exemples?

Vous avez critiqué avec force ce que j'ai dit de la langue françoise. Cela ne m'engagera point à me retracter. Je ne dis point que l'on ne doive pas apprendre le François; mais on ne doit pas en faire parade. Il ne faut pas parler françois avec des Allemands; en Allemagne on doit, avec des Allemands, correspondre dans leur langue; on doit parler allemand avec les

François qui l'entendent. Faire exactement le contraire, c'est se rendre esclave; c'est mériter d'être vaincu par les François. L'original vaut toujours plus que la copie. Un peuple, qui met sa gloire à parler la langue d'un autre peuple, n'a point de caractère; il est fait pour être asservi. J'ai toujours vu avec déplaisir les Allemands s'attacher aux François pour converser avec eux, sans les comprendre. Les Anglois, les François, les Polonois tirent-ils vanité de parler allemand? En 1793 les Polonois qui savoient l'allemand, feignoient de l'ignorer. C'étoit avoir du caractère.

Vous attaquez l'opinion que j'ai énoncée, que le Roi de Prusse doit de ce moment régner par la crainte et non par la bonté; vous prétendez que, si cela étoit, il faudroit qu'il fît pendre une grande partie de ses sujets. Vous proposez une amnistie; à mon exemple, dites-vous, parceque j'ai proposé une amnistie pour la Prusse méridionale. Vous prétendez que ce dernier avis est en contradiction avec le précédent.

Je ne puis m'empêcher de vous demander si c'est pour les patriotes Silésiens que vous proposez cette amnistie. Je l'ai souhaitée pour les Polonois; mais rappelez-vous que les Polonois sont des opprimés qui faisoient bien, en cela même qu'ils cherchoient à secouer le joug de la Prusse. C'étoit le cas de les gagner par la bonté. Il n'en est pas de même des provinces qui forment la souche de la maison régnante, ou qui sont acquises depuis un demi-siècle.

Vous me faites rire, en voulant aussi faire valoir

cette amnistie en ma faveur. Soyez persuadé que je la déclinerois, si elle m'étoit proposée. J'aimerois mieux être fusillé que de me trouver dans une même classe avec tant de misérables. Vous prétendez qu'on parle avec égard des serviteurs du Roi, et même du commandant de Schweidnitz? Mais ces gens-là sont déjà flétris par leurs actions mêmes. Avancerez-vous que mes allégués soient faux? Vous pouviez, Monsieur, nous épargner votre critique subtile badine et sans force. Vous pouvez valoir beaucoup en pantoufles et en robe de chambre et partir du principe: „vivre et laisser vivre," ce qui rend mon jugement un peu trop sévère pour vous. Lisez les idylles de Gesner; ne vous mêlez point de ce que vous n'entendez pas, et bornez-vous à jouer avec les enfans.

Danzig jusqu'à la domination Prussienne.

On dispute sur l'origine du nom de la ville de Danzig, comme sur celle des noms de toutes les villes, des héros et des savans qui ont acquis de la célébrité. Tout ce qui est sûr, c'est que l'ancien village de pêcheurs s'éléva jusqu'à une position importante, et occupa la quatrième place dans le rang des villes Hanséatiques. Il est peu intéressant que le nom de Danzig vienne de l'allemand *tanzen*, ou du *wik* de la danse,

ou de Wladimir le Danois qui doit l'avoir nommée *Dünzwik*. Le local de la place est favorablement disposé pour le commerce, l'esprit mercantile en fit bientôt la découverte, et le village de pêcheurs devint une ville. Le port est vaste, le canal destiné au transport des marchandises a une profondeur suffisante. Danzig, dont la température est très inconstante, est située par 54 degrés de latitude septentrionale et 27 deg. 40 min. de longitude. En conséquence le climat ne peut pas être agréable.

La rivière de Motlau partage la ville en deux parties. Le quartier des magasins (*Speicherstadt*) forme une île.

Il est fait mention de Danzig dans des temps fort reculés. Le biographe de St.-Adelbert remarque que ce fanatique religieux quitta, au dixième siècle, la ville de Gedance et alla en Prusse.

On a un grand nombre de chroniques et des descriptions pour l'ancienne histoire de cette ville. Les mémoires rélatifs à son histoire moderne sont tous d'un style peiné, et écrit avec partialité. La Poméranie, la Pologne, l'ordre Teutonique, le Dannemarc, la Suède, la Russie se sont continuellement disputé ce morceau. Les uns détruisoient, les autres relevoient l'édifice, tandis que l'activité du citoyen paisible travailla dans tous les périodes à élever la ville à un plus haut degré de prospérité.

En 1454 la ville se déclara dépendante de la couronne de Pologne, sauf la conservation de ses droits

et privilèges. Le Roi Casimir III lui accorda de nouvelles prérogatives, l'affranchit de tout tribut onéreux, et la déclara indépendante. Elle entretint ses soldats elle-même, et les Rois de Pologne étoient obligés de confirmer ses privilèges, avant qu'elle leur prêtat hommage.

Tous les ans le Roi tiroit du Conseil un homme qui prenoit le titre de *Bourgrave Royal.* Représentatif de la personne et de l'autorité du Roi, il occupoit le rang supérieur dans le sénat, et signoit au nom du Roi les sentences de mort. La ville conserva toujours le principe de dépendre, comme ville libre de commerce, du Roi, et non des Polonois et de leurs lois. Elle ne s'astreignoit ni aux droits, ni aux formes juridiques de la Pologne, et publie son code de lois sous le titre de *volonté libre de Danzig.*

La plus grande partie des habitans étoient protestans. Ils voyoient avec déplaisir que le Nonce du Pape résidant en Pologne s'immiscât dans les dispenses et les affaires d'Eglise. L'Official spirituel établi à Danzig poussa son influence si loin qu'il fut aboli, ainsi que sa commission de chasteté qui avoit donné lieu à plusieurs scènes scandaleuses.

La ville avoit son secrétaire à Varsovie. Elle donnoit sa voix aux diètes et aux élections des Rois.

En 1757, Danzig essuya le premier siège, mais sans en éprouver des suites fâcheuses. Elle s'y étoit exposée pour avoir épousé le parti de Maximilian II d'Autriche.

L'esprit du gouvernement n'étoit pas républicain. Ce ne fut que dans la suite qu'il s'y glissa des abus, et une aristodémocratie qui le dénatura. Le gouvernement étoit composé du magistrat, des échevins et de la commune, ou conseil des cent. Il y avoit quatre bourguemaîtres, le premier étoit président, le second vice président. Le collège des cent étoit, en grande partie, composé d'artisans. On n'a pas repris cette méthode en 1807, au temps de la réintégration de la république, et l'on n'a admis dans le conseil que des lettrés et des négocians. *) Il falloit pour toutes les décisions le consentement de ce troisième ordre. Les maîtrises exerçoient aussi leurs droits, ce qui donnoit lieu à plusieurs folies autorisées par la tradition, et à bien des tours de bâton.

Les puissances supérieures avoient des charges particulières. Tels étoient le maître des bâtimens, le maître des ponts, le maître du rempart et des moulins, le commissaire de guerre. La Nehrung, Schanzau et le Werder avoient leurs administrateurs tirés du conseil. Le consistoire jouoit un rôle important et avoit sur le gouvernement une influence marquée.

La ville battoit monnoie avec l'empreinte du Roi de Pologne. La religion Luthérienne étoit dominante, les autres confessions jouissoient de la liberté du culte.

Les hauteurs qui environnent la place rendent sa

*) C'est dans les classes inférieures que l'on doit chercher le génie républicain; il ne se trouve pas dans des régions plus hautes.

position romantique; la contrée en est très fertile. Cependant le séjour de la ville ne passe point pour être salubre, parceque son niveau est trop bas, qu'elle est entourée de hauts remparts et presque dans l'eau. Aussi la peste l'a-t-elle dévastée plusieurs fois. En 1709 il mourut 30000 habitans.

La ville est redevable de son opulence, ainsi que de tous ses bons arrangemens, de ses Eglises, de ses édifices, de ses curiosités, de ses fortifications, au commerce et à l'activité de ses habitans, et particulièrement à sa position favorable près de la mer et sur des fleuves navigables. Déjà dans des temps assez reculés, avant que Danzig eût sa propre rade, plusieurs centaines de vaisseaux s'y rendoient de l'Angleterre, de la Hollande et de la France pour en exporter du grain.

Danzig étoit appellé à juste titre *le grenier du Nord.* Outre cela, cette ville faisoit un grand commerce de bois, de potasse, de laine, de lard, de lin, d'huile de poisson, de cuirs de boeuf, de viande et de bierre. Eloignés du luxe, et accoutumés à une vie simple, les habitans amassoient des richesses; de là le grand nombre de fondations pour le bien public, la maison des enfans trouvés, la maison pour l'inoculation, beaucoup d'hôpitaux et d'établissemens de secours. L'esprit de bienfaisance a toujours animé les habitans et il en existe encore des restes. Malheurensement ces bonnes qualités sont accompagnées d'une quantité d'anciens usages et de coutumes de bourgeoisie.

La foire de St.-Dominique duroit cinq semaines.

Elle étoit d'une assez grande importance. Il n'y en eut point d'autre dans les derniers temps.

Les fortifications sont très étendues et construites sur d'anciens principes. Nous en parlerons encore. Dans tous les temps, ceux qui les construisirent firent de grandes fautes, en négligeant de raser les hauteurs voisines, le Zigangenberg, Stolpe et le Judenberg, ou de les lier par des redoutes et des tranchées avec les ouvrages principaux le Bischofsberg et le Hagelberg. La forteresse a plus de vingt bastions, de triples ponts-levis, de hauts remparts, et un fossé profond, de vingt pieds de largeur.

Déjà en 1734, lorsque la ville prit le parti de l'infortuné Roi Stanislas Lescinsky, contre Auguste II et les Russes, on s'apperçut déjà que ces bastions et ces remparts ne défendoient pas suffisamment la ville, puisque, des hauteurs voisines qui la dominoient, le feu de l'artillerie pouvoit la détruire. C'est ce qui arriva en 1807.

En 1772, 1786 et 1792, le sort de Danzig parut dépendre entièrement de la Prusse, qui tira ses lignes jusques près de la ville, et occupa une partie de son territoire. La Vistule et le Fahrwasser étant entre ses mains, le péage de 10 pour cent, imposé sur la sortie des marchandises, tandis que l'on ne payoit que deux pour cent à Koenigsberg et à Elbing, dut avoir une influence marquée sur le commerce.

Le nombre des habitans diminua, le gain fut moins considérable, le courage s'affoiblit. Un peu de com-

merce prohibé restoit l'unique ressource, une liberté imaginaire la dernière consolation. On prétend que le dernier Roi de Pologne fit plus d'une fois entendre à la ville qu'il se verroit obligé de l'abandonner à sa destinée; mais on ignore si le sénat fit part de cette déclaration à la bourgeoisie.

Le peuple étoit très mal disposé envers les Prussiens, et il sembloit qu'on eût mieux aimé être anéanti que de se rendre. Cependant il n'y avoit guères que l'esprit de parti et l'ignorance qui parlassent ainsi. Ceux qui mettoient un peu plus de réflexion dans leur sentiment observoient que depuis 1772 ils payoient des péages et des impôts à leurs supérieurs et à la puissance qui entouroit la ville, et que ces contributions tomberoient au moment où la ville seroit au pouvoir des Prussiens. Ils savoient par l'histoire que le Souverain du territoire qui environnoit Danzig avoit toujours été le maître de la destinée de cette ville, et que ce n'étoit que la soumission au même Prince qui pouvoit procurer des avantages communs. Il étoit naturel que l'impôt de 10 pour cent, fût très nuisible au commerce, et que les branches en prissent une autre direction. Elbing faisoit déjà beaucoup de tort à Danzig. L'indigence alloit en croissant. Les fortunes mitoyennes étoient le plus en souffrance; et c'étoit, comme par-tout, la situation des habitans les plus méritoires. Quelques familles étoient encore au timon, et épuisoient les dernières forces de la ville.

On craignoit en outre, et le fait réalisa cette crain-

te, on craignoit que la Prusse ne prît un jour possession de cette partie de la Pologne, avec laquelle Dantzig avoit le plus de commerce. Ce n'étoit donc que sous la domination Prussienne que l'on pouvoit espérer une amélioration des affaires. On n'eut pas lieu d'être surpris que le club des marchands, établi dans la maison Angloise, prit le dessus, et que lorsque le Résident Prussien de Lindonowsky fit la proposition d'occuper la ville comme dépôt, ce parti en demandât la reddition.

Le Sénat fut moins facile. Il envoya plusieurs députations au quartier-général du Lieutenant-Général de Raumer qui commandoit les troupes en chef. On promit au peuple de défendre la ville de toute force et à tout prix, tandis qu'une députation conclut la reddition le 11 Mars à l'exclusion de la Münde.

Nous avons déjà remarqué que quelques familles seulement faisoient leurs affaires avec avantage, et non la somme des habitans. Le Sénat et les Patriciens faisoient des pertes, mais la bourgeoisie et l'Etat commerçant devoient gagner au changement. C'est l'idée que le club des marchands fit prendre à la majeure partie.

Le Sénat délibéroit et agissoit avec lenteur. Les métiers s'opposoient à l'extradition des fortifications aux Prussiens, et une estafette porta au Roi une réponse négative.

Un cordonnier et un friseur furent les moteurs d'une sédition qui ne fut pas de longue durée. Dans

cette occasion, l'un des sénateurs cherchant à appaiser le peuple et disant : *allons frères! point de tumulte!* un bâtelier lui frappant sur l'épaule, lui dit : „nous „avez-vous vendus? jamais vous ne nous avez donné „pareil titre; il y a sans doute quelque raison par„ticulière qui vous rappelle que nous sommes aussi „des hommes."

Le Sénat redoubla les arrangemens de défense et les jeunes gens capables de combattre s'organisèrent. Les marchands poursuivirent leur plan, et quelques membres du Sénat se joignirent à eux pour opérer la reddition aux Prussiens.

La réponse du Roi fut très grâcieuse, mais il persista à ce qu'on lui livrât les ouvrages avancés, c. à. d. le Bischofsberg et le Hagelberg. Le conseil des cent s'opposoit à cette reddition. Pour gagner les esprits, le Sénat baissa le ton, manifesta moins de fierté, et le nom de frère devint commun.

On résolut de livrer ces ouvrages, mais sans en donner connoissance au peuple. La crainte et un reste de fierté pouvoient également avoir suscité cette idée d'y mettre du mystère. On vit bientôt que cette mesure étoit infructueuse; elle occasionna même des scènes tragiques.

Les Prussiens, d'après la convention, occupèrent les dehors. Dès que le peuple en fut instruit, il se crut trahi et courut aux armes. Plusieurs soldats se révoltèrent contre leurs officiers; le peuple sortit par la porte haute, et tira sur les Prussiens; d'autres mon-

tèrent le Cavalierberg avec des canons et tirèrent à mitraille sur ce qu'ils appelloit l'ennemi. On vit en petit les horreurs de la guerre, et quelques maisons de Neugarten furent dévastées. Les Prussiens firent feu du Bischofsberg et du Hagelsberg, plus pour faire peur que pour faire du mal.

Les bons bourgeois de Danzig rétablirent l'ordre, et désarmèrent la populace. Le Sénateurs, en grande partie, s'étoient cachés, des amis de l'humanité se chargèrent des emplois d'autorité et sauvèrent les jours des Sénateurs et de quelques gens qui avoient excellé autrefois à tourmenter les citoyens.

Le 4 Avril, jour du jeudi saint, les Prussiens entrèrent dans la ville. Tout se passa paisiblement, et avec ordre. On dressa les aigles Prussiennes. Le Président de Schleinitz de Marienwerder se présenta, accompagné du conseiller de régence Grähmacher, du conseiller de guerre März et du directeur de chancellerie Bucholz. D'après leur avis, on organisa, d'entre les membres du sénat, le comité suivant:

Bourguemaître; Reyher. Sénateurs; Graddeck, Meikmann et Uphagen.

De la justice; Zennike, Schuhmann, Renner, Flonder.

Des ordonnances; Flügge, Flachshaar, Schulz, Janzen, Harmes, Hahn, Schmose, Krüger.

Du commerce; Less, Arends, Garbe, Sieber, Kosack, Gerlach.

Des métiers; Oertel, Ludwig, Konrad, Bulle.

Le 7 Mai, se fit l'hommage solennel et le Sénat parut pour la première fois sans perruques à allonges. Tous les arrangemens qu'il y avoit à faire pour la constitution avoient précédé cette cérémonie; l'administration Prussienne fut établie, ainsi que l'accise et les impôts sur la consummation, ce qui donna lieu à beaucoup de murmures. *)

Les redevances de péages furent baissées à 2 pour cent; les marchands furent sommés de déclarer sous huit jours ce qu'ils possédoient en vin, eau de vie de France, rum, thé, arrac, tabac, sucre rafiné, café, syrop et moscouade. Pour les articles destinés au commerce intérieur, on paya les *droits de consommation*, pour ceux destinés à l'étranger, les *droits de commerce*.

On reproche à la Commission qui opéra la reddition de la ville aux Prussiens, on reproche de même au Sénat de n'avoir pas assez pris à coeur les intérêts des bourgeois et leurs libertés. On se persuada que beaucoup de libertés et de prérogatives pourroient être disputées, tandis que le Général de Raumer promit tout et tint peu.

Malgré cela, la prospérité de Danzig fit des progrès sensibles, le nombre des habitans s'accrut, le prix des maisons et des loyers haussa considérablement, les métiers et le commerce fleurirent, les anciens Employés vivoient tranquillement des pensions qui avoient été substituées à leurs appointemens; on en engagea plusieurs que l'on associa aux Employés Prussiens. On

*) Cette organisation étoit prématurée; on s'en repent aujourd'hui.

donna des titres à plusieurs Sénateurs. Les diverses branches de commerce se relevèrent et l'on ne s'apperçut plus des défauts de l'administration, de la justice, de la police et de l'accise.

La ville jouissoit ainsi d'une tranquillité qui n'avoit pas été interrompue, lorsque la guerre avec la France éclata. Ce fut pour Danzig le signal d'une nouvelle décadence. Elle perdit sa grandeur et ses richesses et fut livrée à toutes les calamités de la guerre. Nous allons présenter le tableau exact de ces événemens.

Siège et prise de Danzig; ses malheurs et le recouvrement de sa liberté.

Après avoir passé en revue l'ancienne constitution de cette place, nous allons rapporter les affaires du temps actuel, et présenter les faits, tels que nous les offre le miroir de la vérité. Les habitans de Danzig s'accoutumèrent bientôt à l'administration Prussienne, les conjonctures parurent favorables pour eux, le commerce avec l'Angleterre fit gagner des sommes considérables, et toutes les conditions des habitans y trouvèrent leur avantage. On cessa de crier à l'oppression, les plaintes au sujet de l'accise et des impôts sur la consommation diminuèrent successivement, on apprit à s'entendre et on s'arrangea.

Mais, tandis que le luxe et le bien-être faisoient des progrès, et que le prix des vivres, par une suite de l'abondance du numéraire, alloit en montant, il y avoit beaucoup de négligence dans le militaire. Les régimens de Treskow et Kaufberg, qui y étoient en garnison, et qui étoient composés des plus beaux hommes, s'amalgamèrent successivement avec les gens de peine et les manoeuvres; on les employa pour charger et décharger les vaisseaux; quelquefois un homme gagnoit trois écus dans un jour. Ce gain amenoit de plus grandes jouissances, et devint l'occasion de liaisons plus étroites avec la classe mitoyenne du peuple.

Les Chefs de compagnie gagnoient beaucoup par le grand nombre de soldats affranchis du service ordinaire, et toutes les sortes de lucre qui ont lieu dans le service Prussien, et qui le dénaturent, étoient mis à profit. Le canton du régiment de Kaufberg étoit un des plus riches du pays, plusieurs soldats étoient fils de paysans très riches. On sait que le Werder est une contrée de la plus grande fertilité; et des jeunes gens de ce territoire payoient quelquefois pour leur congé cinq à six-mille florins qui remplissoient les poches du Général, d'ailleurs déjà connu par son opulence.

On ne connoissoit dans ces deux régimens, ni le héroïsme, ni les peines qui tiennent à la vie du soldat Prussien. Ils n'avoient aucun désir de faire la guerre; ces honnêtes et pauvres Poméraniens du régiment de Treskow, autrefois en garnison à Cöslin, se trouvoient dans une espèce d'aisance à Danzig, et craignoient la possibilité de quitter un jour cette place.

Les bataillons de dépôt des fauxbourgs étoient composés d'anciens soldats de la ville de Danzig. Ceux-ci haïssoient la guerre; ils exerçoient, la plûpart, des métiers, ou bien faisoient le service de domestiques et de valets de maison.

Dans le temps où la ville fut livrée aux Généraux et aux Commissaires Prussiens, il s'y trouvoit des magasins énormes de canons, de balles, de fusils et d'artillerie de toute espèce. On en vendit une partie comme vieux fer, on en fondit d'autres, et on jeta les formes des serpentins et des canons du plus grand calibre.

Des milliers d'affûts furent hachés en pièces; des canons restèrent abandonnés par centaines sur les remparts, cachés dans le gazon et en partie enfouis sous terre. On n'en fit pas de meilleures avec les palissades; on les enleva par milliers, et on vendit les provisions entassées dans les remises. Chacun profitoit de l'occasion, et dispersoit autant qu'il étoit possible.

On voyoit insensiblement les fortifications se détériorer, et l'on faisoit même déjà courir le bruit qu'elles seroient rasées. Le Duc de Bronswic y vint. Probablement vit-il mieux qu'à Auerstaedt. Il reconnut que cette place se qualifioit comme une bonne forteresse et opina pour sa restauration.

Cette opinion amena probablement un résultat dans le collège de guerre. Un jeune officier ingénieur, de Poulet, vint à Danzig. Il étoit pauvre, mais il avoit des connoissances et du mérite. Il fit un projet de fortification de la place qui obtient l'approbation des au-

torités supérieures; mais on en resta à *l'intention*, et tout au plus Mr. de Poulet fut-il occupé au Fahrwasser à élever quelques redoutes et quelques bastions. Les ouvrages de Danzig demeurèrent dans un état de délabrement; on ne recompléta pas même les palissades.

La Prusse ayant pris, avant la bataille d'Austerlitz, une position qui paroissoit devoir menacer la Russie, on se remit à fortifier avec plus de diligence le Fahrwasser et le fort de Weichselmünde. Poulet eut la direction de ces ouvrages, et on lui donna le titre *d'Ingénieur de la place.* Les ouvrages de la ville même demeurèrent dans l'état où ils se trouvoient réduits.

Après la paix rapide et humiliante que l'Autriche fit avec la France, l'ancienne lenteur revint à l'ordre du jour. On paroissoit n'avoir plus rien à craindre de la part de la Russie; les ouvrages du Fahrwasser et de Weichselmünde étoient suffisans pour se garantir du blocus que l'on supposoit devoir être tenté par les Suédois.

Enfin il se répandit un bruit, qui paroissoit ne point être vague, de la possibilité d'une guerre avec la France. Nous ne sommes pas appellés à examiner si cette guerre étoit juste et prudente, ou si elle étoit projetée *dans le temps convenable.* Le manifeste est trop connu, et ce n'est pas à nous à juger ce qui a déjà été ugé par beaucoup de politiques.

Enfin la certitude de la marche fut déclarée, et il faut avouer que ces mêmes régimens de Danzig qui alloient à regret aux manoeuvres partirent avec ardeur

et pleins de confiance pour la campagne. Les soldats étoient supérieurement déterminés au combat. Ils en ont donné des preuves près de Halle.

Ces régimens bien nourris et bien vêtus brûloient du désir de ceindre leurs fronts de lauriers dans les champs de l'honneur. Il n'y eut presque pas un soldat qui ne partit avec quelque fruit de ses épargnes dans sa poche; ils ne connoissoient pas le besoin, et ne faisoient que rire des tours de main des Chefs de compagnies. N'eût-on tiré une conclusion pour toute l'armée que de ces deux régimens, on se fût persuadé qu'elle alloit assaillir l'univers. On voyoit partir des hommes robustes dans la jennesse et dans la maturité de l'âge, une cohorte redoutable de Grenadiers, des gens qui, combattant homme à homme, eûssent conquis le monde entier.

Mais dès le moment du départ se manifesta de la part des supérieurs cet esprit qui depuis a répandu tant d'ignominie sur l'armée. On ne fit que traîner continuellement en longueur la mobilisation; tantôt l'on ne pouvoit recevoir de chevaux, tantôt les voitures de remise pour la commodité n'étoient pas prêtes, par-tout il y avoit quelque chose qui manquoit ou qui chancelloit. Frédéric le Grand auroit congédié, sans miséricorde, le Général ou le Commandant d'armes qui auroit différé au delà du temps prescrit. Les foibles prétextes qu'on faisoit valoir étoient-ils admissibles, tandis qu'après la dévastation entière du pays, l'armée Françoise fut en état, à la prise de Danzig, de mettre

1600 bons et jeunes chevaux en requisition dans les plaines du Werder.

On vit ici toutes ces petites épargnes et lésineries hors de temps qui ont fait tant de mal ailleurs; tous ces petits actes de rapacité et cette habitude d'être arrêté par des bagatelles qui ont nui par-tout.

Les bataillons de dépôt restèrent en arrière, et le régiment de Dierike vint d'Elbing et du pays de Warmies. Ce régiment est, en grande partie, composé de Mazoures. Mais le Général aimoit les beaux-arts, la musique et le chant. Ce régiment avoit une espèce de culture, au dessus des autres troupes Prussiennes. La première compagnie sur-tout avoit, outre une très belle musique de Jannissaires, un corps de musique vocale qui chantoit les hymnes composées, pour les paroles et la musique, par le Général. C'est ainsi que beaucoup d'autres régimens ont aussi des théâtres d'amateurs. Ce corps de troupes donna de vraies fêtes aux Danzicois dans le labyrinthe et à la parade. Les soldats chantoient des exploits que l'on supposoit avoir été déjà faits par ceux qui étoient partis.

Bientôt l'horizon s'obscurcit; on commença à se parler à l'oreille de défectuosité dans le plan de la campagne, et de rivalité entre les Généraux. Le Général Rüchel vint en Prusse, couvert de dignités, s'annonçant comme un Scipion, et regardant comme un crime chaque doute en ses talens supérieurs. Le quartier de la ville nommé *Rechtsstadt* étoit exempt de logemens militaires par l'acte de convention. Le Général

décréta la suspension de cet acte, et dans sa fureur se servit d'expressions injurieuses pour les marchands dans les ordres qu'il leur donna.

Le Général, Comte de Kalkreuth, autrefois Gouverneur de la ville, ami du bourgeois, et l'objet d'une vénération universelle étoit absent. On croyoit que le Roi lui donneroit le commandement d'un corps d'armée pour la défense de la patrie. Mais il ne commanda pas même le corps de réserve. On prétend que les alentours du Roi y mirent obstacle. S'il eût eu cette réserve sous son commandement, l'Etat eût, pent-être, été sauvé, ou du moins la plaie n'eût pas été si profonde.

Le Major Général de Pfuhl, brave homme, avancé en âge et chéri du bourgeois étoit Commandant; le Capitaine Niedermeyer, autrefois Officier de Danzig et homme de mérite, étoit Major de la place, le Général de Reinhard Gouverneur ad interim. Il paroissoit brave homme, mais n'être pas propre à un poste pareil.

L'alternative continuelle des troupes, leurs marches et contre-marches duroient depuis un an et demi. Le Soldat ne laissoit en place, à son passage, que les barres de fer rouge et les meules de moulin; les Officiers montroient leur défaut de culture et leur infériorité. L'un de ceux du troisième bataillon de Reinhard répandit à son départ un adieu aux Danzicois, en vers dont l'acrostiche étoit une cochonnerie.

Les régimens Courbière et Reinhard et le bataillon des Grenadiers de Branchitz vinrent former la garnison

de Danzig. Le premier de ces régimens n'étoit composé que de Lithuaniens qui parloient leur idiôme corrompu, et ne connoissoient point d'autre langue. Il y avoit de beaux hommes, très robustes, sur-tout parmi les Grenadiers. Mais la discipline étoit fort rigoureuse, et il ne se passoit point de parade sans qu'il y eût quelque misérable qui passât les verges, ou qui reçût des coups de bâton.

Les Danzicois n'avoient point vu de scènes pareilles dans leurs régimens de Treskow et Kaufberg, et ces exécutions leur déplaisoient beaucoup. Le Général Dierike ayant reçu le commandement d'une inspection dans la Prusse méridionale, le sévère Commandant d'armes, Colonel de Homberger, eut plus libre jeu pour suivre l'exemple de Courbière. On usoit de défiance et de réticence à l'égard du bourgeois, et l'orgueil mercantile qui s'annonçoit encore ici et là étoit riposté par l'arrogance.

On se livroit encore à l'illusion des songes de la victoire, et il ne se faisoit rien d'important pour la grande affaire de l'Etat, lorsqu'on reçut après quelques nouvelles prétendues d'avantages remportés sur l'ennemi, celle de la défaite de Iéna. Le désastre de l'armée devint public, et les effusions immodérées de la joie, ainsi que les chants de victoire au théâtre, firent place à un morne silence. Les dormeurs parurent se réveiller, et s'occuper à la recherche de leurs moyens de sureté. Le Lieutenant-Général de Manstein fut fait Gouverneur; le Colonel de Homberger devint Com-

mandant avec le titre de Major-Général; le Lieutenant Huch fut nommé Capitaine et Major de la place.

Le Lieutenant de Poulet conserva son poste d'ingénieur de la place.

Manstein, avancé en âge, épuisé de forces, étoit fier, défiant, et d'une sévérité extrême. On ne l'a pas mis à sa place, en le comptant au nombre des héros sortis de l'école de Frédéric le Grand; mais on lui a fait tort aussi en le confondant avec Manstein qui joua la scène du tonneau à Kosten dans la guerre de Pologne. (V. lettres confidentielles.) Il est possible, qu'avec le sentiment de ses forces d'esprit et de corps, il se soit distingué antérieurement, et qu'il en ait même imposé dans quelques revues. En qualité de Lieutenant-Général, de Chevalier d'ordre et de défenseur d'une place importante, il n'a pas donné de preuves de ces talens supérieurs qui demandent les éloges de l'histoire. On prétend que le Bourgogne le rendoit incapable la moitié de la journée et que sa conversation de table n'annonçoit pas l'homme du monde le plus poli. Les grands hommes fixent l'observation du monde. Peut-être lui fait-on tort; nous nous contentons de rapporter ce que nous avons entendu. Il y a toujours quelque chose de vrai dans les bruits publics.

Homberger avoit une réputation de bravoure et de courage. On lui reprocboit d'avoir l'ouie un peu dure, et d'oublier le bourgeois en faveur du soldat. Son austérité contrastoit avec l'aménité du Général Pfuhl. On eût dit qu'il ne connoissoit qu'une seule condition, celle

du soldat, et qu'à l'égard du bourgeois il ne savoit que donner des *ordres*. L'opinion publique lui donne cependant plus d'énergie qu'à Manstein, on le regardoit comme bon soldat et officier actif. On étoit en doute sur la culture de ses talens militaires.

Il paroissoit agir, dans sa sphère, avec plus de fermeté que Manstein. Celui-ci se laissoit mener par l'adresse et l'habileté du Lieutenant de Poulet. A celui-ci se joignoit un officier nommé de Braun, du quartier-major de Berlin que l'on disoit avoir de grands mérites et un Lieutenant de Platen, du troisième bataillon de Treskow; aide de camp pour lors du Gouvernement, peu distingué par son talent, mais brave, honnête et actif. Ce triumvirat composait, en quelque sorte, le Gouvernement. L'adjoint pour les affaires de droit étoit l'Auditeur et Conseiller de guerre Egidi, homme habile, et qui représentoit le ministère des affaires étrangères et celui des finances.

La multitude des fuyards de toute condition, les nouvelles désastreuses qui se succédoient progressivement, justifièrent la résolution que prit enfin le Gouverneur de faire réparer les fortifications. Il ne supposoit pas, à la vérité, la possibilité que l'ennemi pût venir s'égarer si loin, et il en badinoit assez ouvertement. Mais lorsqu'on vit arriver, coup sur coup, les Princes du sang, les enfans du Roi, les premiers Ministres, le Roi lui-même se rendre par une autre route à Koenigsberg, lorsque la nouvelle de la reddition de Stettin, de Cüstrin, de Spandau, de Magdebourg

même quelque incroyable qu'elle parût, on travailla en toute hâte aux remparts; on perfectionna les anciens ouvrages, on en construisit de nouveaux.

Le Lieutenant de Poulet fut chargé de l'inspection en chef du travail et reçut, ainsi que le Gouverneur et le Commandant de grands éloges du Roi. Les fossés de la ville étoient remplis de bois en poutres et en souches. Sans examiner leur valeur individuelle, on prit indistinctement celles de deux et celles de dix ducats pour en faire des palissades. On employa par milliers des ouvriers qui, par le blocus Anglois et Suédois, étoient privés de l'activité que leur donnoit précédemment le commerce. Un ancien comédien, le conseiller Arnoldi, fut nommé Commissaire de la construction des ouvrages. Il avoit été employé, jusques-là, à ceux de Weichselmünde et de Fahrwasser que l'on suspendit. Le Roi consacra de grandes sommes à ces travaux.

C'est ici le lieu de présenter au Gouvernement et au Corps du Génie la critique que le public, éclairé par des gens du métier, prononça à haute voix. Pourquoi, disoit-on, ne pas couper les hauteurs environnantes, le Zigangenberg, le Judenberg, le Stolzenberg etc.? Ne faudroit-il les raser ou les lier avec les dehors principaux, le Bischofsberg et le Hagelsberg? Il falloit élever une tête de pont à Dirschau près de la Vistule, occuper le Werder, et organiser en places d'armes les villes de Moeve et de Stargard où il y a de grands magasins. On devroit prendre une position respectable

près de l'Ecluse de Prauss, garnir de troupes les faux-bourgs St.-Albert et Schottland, et construire des redoutes lardées de pièces à feu. Du côté du Werder, le terrain susceptible d'être inondé met Danzig à couvert de toute attaque. Le danger ne pouvoit menacer la ville que du côté des hauteurs de Schottland jusqu'à Zigangenberg et Langefuhr.

Si ces places avoient été garnies de redoutes, l'ennemi n'auroit pu, ni approcher, ni prendre pied. Il auroit été obligé, du moins, à un combat très opiniâtre avant de gagner le Bischofsberg et le Hagelsberg. Depuis le mois d'Octobre jusqu'en Mars où l'on commença à cerner la forteresse, on avoit eu le temps de prendre les arrangemens nécessaires. La place étoit opulente et bien approvisionnée. Les habitans se montroient faciles et bienfaisans. Ils fournirent des manteaux d'hiver à la garnison, rassemblèrent un capital pour les veuves et les blessés, et ne protestèrent point contre le logement des troupes dans la Rechtstadt. Il y avoit une grande abondance de balles et l'idée ne vint à personne que l'on pût manquer de poudre, tant parceque la communication par mer étoit ouverte, que parceque la liaison avec Koenigsberg et la grande armée étoit maintenue, et parcqu'il existoit dans le voisinage plusieurs moulins à poudre, et dans les magasins des dépôts considérables de salpêtre et d'autres matériaux. Et cependant le défaut de poudre a été présenté comme la cause unique de la reddition. Le Gouvernement auroit dû prendre à cet égard les précautions

nécessaires; la négligence que l'on mit à tenir tout en ordre détermina la reddition de Danzig, et avec elle l'issue de la guerre.

Cependant on ne parloit plus de la possibilité ou de la vraisemblance d'un siège; on en avoit la certitude. On lisoit avec attention l'histoire du siège de 1734; le pour et le contre étoit débattu dans le public; des gens qui se disoient connoisseurs, ou au moins qui prétendoient avoir de l'influence, consoloient leurs concitoyens par la démonstration que le Lieutenant de Poulet avoit donnée, qu'aucun boulet partant des hauteurs environnantes ne pouvoit détériorer les ouvrages du Hagelsberg, bien moins atteindre la ville, et qu'en conséquence il étoit superflu de couper les montagnes. On ajoutoit que cet ingénieur, dont l'opinion étoit de poids, avoit déclaré Danzig imprenable dans son état actuel, sur-tout lorsque les nouveaux ouvrages seroient achevés. Il devoit avoir tourné en risée les inquiétudes du public, et prouvé qu'à l'aide de ses nouveaux remparts et des pointes qu'il avoit avancées, il pourroit aisément détruire, dès leur naissance, tous les travaux de l'ennemi. Il se trouva même des gens qui prétendirent avoir été témoins d'un essai qui mettoit cette assertion dans la plus grande évidence.

Mais en supposant même cette déclaration faite par un officier de mérite et de capacité, le Gouverneur devoit partir du principe que le plus sage peut se tromper. Rien ne pouvoit le dégager de l'obligation de consulter des hommes distingués, tels que le Général

Laurens, le Major Bousmard *) et d'autres habiles ingénieurs qui se trouvoient dans la ville. N'eût-il même pas entendu l'art des fortifications, (ce qui n'est pas à supposer dans le rang qu'il occupoit) il ne perdoit rien de sa dignité en consultant ceux qui s'y entendoient. Il étoit possible que l'ingénieur de la place se trompât et qu'il eût même des raisons d'empêcher que d'autres personnes ne fûssent immiscées dans son travail. Le Gouverneur étoit, ou foible, ou maîtrisé.

Dans tout le cours de cette campagne, aussi remarquable qu'elle fut courte, il se passa des choses incroyables et impossible à expliquer. Il ne falloit pas avoir un génie bien sublime pour comprendre que Danzig, comme point militaire, étoit de la plus grande importance dans la crise actuelle; tant parceque cette place livroit la Vistule au vainqueur jusqu'à sa réunion avec les eaux de la mer, que parcequ'elle offroit des ressources innombrables, et présentoit plus d'avantages qu'une bataille gagnée. Il étoit de même évident que, si l'on avoit soin de bien défendre et de bien garder les environs, la position augulaire et critique du terrain mettoit une armée de siège en grand danger.

Mr. de Manstein se doit à lui-même de justifier aux yeux de l'univers sa défensive si éloignée des principes les plus simples et les plus compréhensibles. Nous croyons que, dans la qualité de Gouverneur de Danzig, il devoit fortement garnir de troupes les vil-

*) L'original porte Bosmond, c'est une faute d'impression. *Rém. du Trad.*

les de Möwe, Dirschau et Stargard. Supposé que ce ne fût pas son affaire et que les dispositions nécessaires pour cet objet, dépendissent de quelque autre autorité, il devoit faire au moins les représentations les plus pressantes.

Des corps volans vinrent inquiéter les petites villes, les baillages et les villages. A l'arrivée des Prussiens, ces troupes se retiroient en hâte, elles revenoient à leur départ. L'insurrection étoit en pleine activité, et organisée dans toute la Prusse méridionale. Une chaine de postes avancés bien liés les uns aux autres, et fortifiés par des bons points d'appui, eût paré à bien des maux, et cependant on ne la fit pas. Manstein fit avancer, à la vérité, quelques compagnies isolées et des corps de troupes de 20 à 30 cavaliers sur la route de Dirschau, mais les points les plus importans entre cette ville et la Vistule restèrent abandonnés. Une tête de pont eût été de la plus grande importance. Les ennemis s'emparèrent de la place, les Prussiens se battirent avec bravoure, mais ils furent contraints de céder à la force. Ceux qui ne restèrent pas sur le champ de bataille furent faits prisonniers; une très petite partie d'entr'eux se retira sous le canon de la forteresse.

Il eût encore été temps de conserver les postes avancés, si le corps qui avoit été battu eût reçû du renfort de façon qu'il eût pu se remettre à l'Ecluse de Praust et à St.-Albert. Un éclair de génie en donna l'idée à Manstein; mais il y renonça tout aussitôt, et les troupes qui étoient sorties de la place avec des chants de

victoire, reçûrent à la dernière barrière l'ordre de retourner sur leurs pas. Les troupes repoussées demeurèrent abandonnées à leur sort; les braves chasseurs à pied et les fusiliers disputèrent chaque pas au prix de leur sang, et combattirent en désespérés jusqu'à ce qu'ils se trouvâssent sous le canon de Danzig.

Il sera toujours impardonnable qu'à proprement parler quelques soldats seulement ayent pu allarmer la grande étendue des environs de St.-Albert, Schwamsköpfe etc. et mettre toute cette contrée à contribution.

Tous les moyens d'étouffer l'insurrection demeurèrent infructueux. Le Roi se vit cruellement trompé. Il n'avoit cherché que le bonheur de ses peuples; il ne devoit pas s'attendre à en être abandonné. A qui devoit-il en attribuer la faute? Ses Généraux, ses Employés étoient-ils coupables? Le temps, qui dévoile la vérité, l'instruira.

Le danger étoit encore fort éloigné que l'on parloit déjà de la démolition des fauxbourgs et que l'on mettoit les gens en angoisse. Les moralistes sévères et les jurisconsultes prouvoient que le cas avoit existé pour toutes les forteresses, et devoit avoir lieu ici; que toutes les maisons qui se trouvoient dans les limites de la défense devoient partir; que, sans doute, ceux à qui elles appartenoient, étoient à plaindre, mais que ce mal étoit nécessaire; qu'enfin, les documens de toutes ces maisons portoient qu'en cas de siège, les propriétaires auroient à les démolir *à leurs propres frais*. On en référoit à ce qui s'étoit passé en 1734, où les

habitans de Danzig mirent le feu à leurs fauxbourgs, comme si un procédé qui ne peut être justifié en aucune manière pouvoit servir de motif pour le réitérer.

Dirschau, Möwe, Stargard et le riche territoire du Werder étoient pillés, incendiés et dévastés par des troupes détachées. Manstein voyoit tous ces ravages sans y mettre d'opposition, ou du moins n'employoit pour s'y opposer que des moyens insuffisans. On n'établit aucun corps d'armée, point de ressort pour aller avec force à la rencontre de l'ennemi qui, dans l'état où il se trouvoit alors, pouvoit aisément être entouré et battu.

Le Général de Rouquette connu par ses juremens foudroyans dans la garnison et à la place d'exercice se laissa battre à Marienwerder par un ennemi plus foible que lui, et mit en danger toute la contrée de Danzig. Les Dragons du régiment d'Auer, (aujourd'hui Ziethen) crièrent à la trahision, et se plaignirent d'avoir été abandonnés. Le reste de cette troupe battue se retira à Danzig. On avoit déjà contracté une telle habitude des expressions de *trahison* et de *corruption*, qu'on attribuoit à ces deux causes toutes les calamités de l'armée. Personne ne parloit de défaut de lumières, de mauvaises dispositions, de la complète ignorance du local et du terrain. Le Collège de guerre ne s'étoit probablement pas même informé si les Chefs-Commandans avoient la connoissance du terrain où l'on opéroit; car on doit supposer que le Général Rouquette étoit plus coupable par les mauvaises dispositions qu'il avoit fai-

tes, qu'il ne pouvoit l'être de trahison. Il est à présumer qu'il se justifiera un jour de cette suite de malheurs qui l'ont accablé coup sur coup. La déduction des événemens du siège fera connoître qu'il peut être regardé comme une des principales causes de la perte de Danzig.

Il ne paroissoit pas être dans l'idée d'avoir commis quelque faute, et Manstein ne lui en trouva, sans doute, point, puisqu'il lui confia le poste important de la *Nehrung*. Nous verrons bientôt quel en fut le résultat.

C'étoit un crime, dans le service Prussien, que de penser à donner un avis à un Gouverneur ou à un Général-Commandant. Le silence et la soumission étoient de rigueur, et personne n'osoit demander: „que faites-vous là?" Quels que soient les soupçons qu'on ait eus sur Manstein, nous lui attribuons assez de point d'honneur pour n'avoir pû être gagné par aucun appât, par aucune offre *). Mais, ou bien il manquoit de la capacité requise, ou bien sa santé délabrée et ses forces énervées ne lui permirent point de considérer la situation des affaires sous son vrai point de vue. C'est de lui aussi et de ses alentours que nous avons plus de droit d'attendre un jour une justification, que les apparences sont décidément contre lui, et qu'il se fit des fautes et des négligences impardonnables. Jus-

*) L'ennemi, accoutumé à la victoire, n'avoit pas besoin de recourir à de tels moyens, et probablement n'y eut pas recours.

ques là le philantrope et le bon citoyen doivent suspendre leur jugement.

Après les désastres d'Auerstaedt, Halle, Magdebourg, Prenzlau, Lübeck etc. il se trouva à Danzig une multitude de militaires dispersés et rançonnés; de ce nombre étoient un reste de braves chasseurs à pied et de fusiliers de la basse Silésie qui, dans la suite, rendirent de grands services. Le Lieutenant-Colonel de Schmeling organisa un bataillon de Grenadiers, composé de très beaux hommes, particulièrement des régimens de Treskow et Kaufberg.

On manquoit d'armes et de chevaux. Les Danzicois donnèrent, pour organiser le corps franc des chasseurs de Krokow, des mousquets et des fusils. Ils en donnèrent de même pour les recrues des chasseurs à pied. Le brave Capitaine de Nostitz, quoique fortement blessé, organisa un escadron de Hussards rouges, tous gens choisis. Les habitans de Danzig lui donnèrent de puissans secours, et rendirent justice à sa bravoure et à ses connoissances. Il y eut un très grand concours pour le Corps de Krokow. Il publia un appel pathétique et déclamatoire à ses compatriotes, demanda aux Danzicois des contributions volontaires, et aux belles Danzicoises une partie du superflu de leur parure. Le succès répondit à son attente. Des jeunes gens de distinction et riches entrèrent dans ce corps qui se compléta avec rapidité, et qui, dans la suite, jusqu'à la chute de son Chef, rendit de grands services et se distingua par sa bravoure et par son audace.

On tira de la ville et de la campagne un grand nombre d'enrôlés que l'on envoya à Koenigsberg, pour y être exercés et armés. On établit des hôpitaux, des bureaux de subsistances et d'approvisionnemens. Le brave Major de Horn, et le Capitaine de Mirbach se distinguèrent dans ces opérations. Les Danzicois s'élargirent par-tout en bienfaits, et firent voir qu'ils pouvoient rendre de bons services, lorsqu'on s'y prenoit bien avec eux. Le Gouverneur et le Commandant conservèrent leur sévère austérité et leurs manières repoussantes.

Les commissions de subsistances, sous la direction d'officiers de mérite, étoient de la plus grande nécessité. On avoit, au détriment du pauvre, fait un prodigieux amas de pommes de terre, et par une négligence impardonnable, on les avoit abandonnées dans un magasin, dont l'étage supérieur étoit rempli de sel. Le sel étoit humide, les tonneaux firent eau, et il fallut vendre, à grande perte, les pommes de terre qui n'étoient presque plus à employer, et dont le Scheffel étoit monté, par les livraisons, de 14 gros à un écu douze gros.

Il en fut à peu près de même des provisions de boeuf et de cochon salé qui étoient abondantes. La Commission obvioit, autant qu'il étoit possible, aux sources de reproches.

Le danger ne s'annonçoit encore que dans les propos mensongers qui se croisoient de toutes manières, lorsque le Gouverneur fit mesurer les fouxbourgs de

Neugarten, Stolzenberg et Schottland. L'idée seule de la possibilité d'une démolition fit une sensation extraordinaire. Neugarten avoit de beaux édifices, de jolies habitations de plaisance, de petits biens de campagne etc. Le taux des maisons étoit aussi élévé que celui des maisons de la ville. Les riches y avoient placé des capitaux, ou en possédoient eux-mêmes; le commerce et les métiers y étoient florissans; tout le fauxbourg étoit agréable, et sa position salubre. Des artisans laborieux qui n'avoient pas assez de moyens pour acheter la maîtrise dans la ville s'étoient établis dans ce quartier; chaque maison étoit une place d'alimentation ou de plaisir. Les rues étroites seules qui menoient à Stolzenberg et à Lauseberg étoient peuplées de gens très-pauvres, et avoient de misérables maisons. En général ce fauxbourg fourmilloit d'habitans, et formoit avec Schidlitz qui l'avoisinoit un petit monde isolé.

On voyoit dans ce fauxbourg un institut pour les sage-femmes, une magnifique pharmacie, la grande cour Polonoise appartenant à la fondation des pauvres, une Eglise et d'autres édifices d'utilité publique, la belle boulangerie d'un nommé Rogaz qui venoit d'être achevée, et qui étoit bâtie dans le dernier style. Les jardins, grands et petits, étoient innombrables, et remplis d'arbres fruitiers et de toutes sortes de productions de la terre.

Peu de jours après le mesurage, se passa la terrible scène de la démolition. Pour le moment, on se contenta de l'exécuter jusqu'à 400 pas de la porte. La pre-

mière impression de tout ce qui se passe dans la vie humaine est ce qui en impose le plus; ce fut aussi le premier moment de la démolition qui présenta le spectacle le plus déchirant. Les gémissemens, les cris de douleur, les imprécations, les prières montoient de toutes parts vers le Ciel; personne ne vouloit céder la place, les pauvres sur-tout ne pouvoient se résoudre à quitter leur triste asile. Il fallut user de violence pour les en chasser; les chevrons craquoient déjà, et les poutres même étoient détachées de leurs liens, que les malheureux propriétaires ne quittoient point leurs demeures. De pareilles scènes ne peuvent être décrites, il faut les avoir vues pour se faire une idée de tout ce qu'elles ont d'affreux.

Il se trouva ici, comme par-tout, des maraudeurs et des scélérats qui enlevoient au pauvre ce que la dureté lui permettoit encore d'emporter. Ces pauvres n'avoient aucun gîte. Une défense rigoureuse les expulsoit de la ville; ils n'osoient chercher un lieu de retraite qu'à la campagne. Les Danzicois se distinguèrent encore dans cette occasion par des largesses, et s'empressèrent à venir au secours des malheureux.

Le fauxbourg de Schottland fut encore ménagé. Le Gouverneur y gagna l'hommage d'un joli poëme où on l'appelloit *père et sauveur*. On prétend même que les vers ne partirent pas seuls et que les Schottlandois les accompagnerent d'une offronde considérable, et donnèrent une démonstration *réelle* de leur reconnoissance.

Tandis qu'on élévoit de tous côtés des remparts, qu'on y faisoit monter des canons, que l'on étoit occupé à bâtir des laboratoires, à réunir en corps les soldats dispersés, les rançonnés et les recrues; pendant que l'on publioit des proclamations sans nombre, dont l'une portoit interdiction de répéter des bruits publics, interdiction de raconter qu'on avoit entendu dire telle ou telle chose du Gouverneur et de sa maison; pendant que l'on ordonnoit à tous les citoyens de s'approvisionner pour trois mois, que la police permettoit une saleté infecte dans les rues; au milieu de toutes ces craintes, de toutes ces espérances, se publia la nouvelle de la bataille de Pultusk. Le Gouverneur proclama la victoire, fit chanter, au bruit des canons, un Te Deum solennel dans toutes les Eglises de la ville, ordonna qu'on suspendît la démolition, et insinua que l'ennemi repasseroit bientôt la Vistule.

Le vif intérêt que les Danzicois prirent à ces nouvelles auroit dû persuader le Gouverneur qu'il n'avoit pas lieu de les soupçonner. Il a pu se trouver quelques habitans qui ayent énoncé leur opinion en faveur du parti contraire; mais la grande pluralité étoit pour le Roi, et désiroit maintenir l'état actuel des choses. Tout ce qu'on a avancé de machinations secrettes et de conspirations se réduit à rien. La vérité la plus stricte anéantira les soupçons qui ont été formés à cet égard; l'ennemi n'avoit pas besoin de recourir à de telles petitesses.

On respiroit plus librement, et le danger paroi-

soit s'être éloigné de nouveau. De temps à autre on amenoit des prisonniers; on traitoit les François avec estime et avec bonté; le peuple les regardoit avec admiration et avec une curiosité avide. Les Insurgens étoient exposés à des reproches, sans être cependant insultés. On couvroit d'ignominie les déserteurs Prussiens en grand nombre qui se trouvoient parmi les prisonniers, et dont quelques-uns avoient, peu auparavant, quitté Danzig, bien vêtus et bien nourris. Ces ingrats n'avoient aucun sentiment de regret ni de honte; c'étoit l'opprobre de l'armée.

On peut avancer avec certitude que, si Danzig n'eut pas, lorsque le siège fut commencé, (ce qui n'arriva qu'en Mars) un superflu de provisions et de munitions de toutes sortes, la faute doit uniquement en être attribuée au gouvernement et aux administrateurs que le Roi avoit nommés pour cet effet. Des sommes très considérables avoient été destinées à cet approvisionnement, et tout avoit été payé en espèces sonnantes.

Pour ne parler que de l'article des *palissades*; nous supposons qu'on en ait réellement planté 100000, ce que les ingénieurs François ont fortement révoqué en doute. Il étoit généralement connu à Danzig que l'on payoit, argent comptant, pour chaque pieu 3 florins et quelques gros, et que l'on mettoit 4 florins 15 gros en compte au Roi. Le profit net sur chaque pieu étoit donc d'environ 12 gros; ce qui devoit faire un très honnête gain sur 100000 pièces.

Le Souverain paya tout au plus haut prix. Des mil-

liers de gens se sont probablement bien enrichis, car on ne peut contrôler ceux qui sont au timon des affaires. Göthe traite de nigaud l'homme assis au péage qui ne fait pas sa bourse; les Prussiens n'ont vraisemblablement pas mérité ce reproche.

Nous ne doutons pas que le bien assez signifiant du Lieutenant de Poulet n'eût été acquis par des voies honnêtes, et que, dans la conjoncture existante, diverses circonstances ne l'aient favorisé. Nous l'avons déjà représenté comme un homme estimable et qui n'étoit pas sans mérite. Et cependant la chronique rapporte, qu'en le voyant partir pour Berlin après la reddition de la forteresse, un homme non-prévenu dit: „j'ai vu arriver cet homme, il y a huit ans, par la „diligence, avec sa valise; le voilà dans un beau ca„rasse attelé de six, suivi d'une grande voiture de ba„gage à six colliers! La bénédiction du Ciel a été sur „lui." Aussi Mr. de Poulet promit-il, dans les adieux qu'il fit insérer dans les feuilles publiques, d'aider les infortunés de ses épargnes. *)

L'horizon devint bientôt plus sombre. Les suites de la bataille de Pultusk ne se confirmèrent point, les sollicitudes s'accrurent. Le Gouverneur pouvoit encore s'approvisionner de poudre, et éviter le plus grand des reproches, celui d'avoir mis, faute de poudre, le brave défenseur de la forteresse dans l'obligation de se

*) Il a paru une justification de Mr. de Poulet dans les feuilles publiques de Berlin. *Rém. du Trad.*

rendre; car on prétend que ce fut la seule cause de la reddition.

Beaucoup de gens de la campagne se retirèrent dans la ville avec tout leur avoir; on recevoit des petites villes les plus fâcheuses nouvelles, et on parloit de plusieurs escarmouches au désavantage des Prussiens. Le Gouverneur annonça que dans peu il arriveroit un corps considérable d'infanterie Russe et de Cosaques, et ordonna qu'il fût pourvu à leur subsistance.

Dans les premiers jours de Mars, on entendit, tout à coup, pendant que le marché se tenoit, le tambour d'allarme; des cris partirent de toutes parts: „l'ennemi monte de trois côtés à l'assaut!" C'étoit une fausse allarme. Les postes avancés, qui existoient encore, avoient été repoussés jusques sous le canon de la forteresse. Deux bataillons avec une couple de pièces d'artillerie eûssent pu se saisir du foible corps de troupes qui approchoit. Mais l'on ne connoissoit point la force de l'ennemi; on n'avoit point d'espions. De quel fonds ceux-ci auroient-ils été payés? Le Gouverneur, conduit par les principes d'une sévère économie, n'étoit pas dans l'intention de faire des dépenses pour cet objet. Il pouvoit avoir raison de se reposer sur sa force et sur la justice de sa cause, mais l'ennemi étoit puissamment aidé par les Juifs et les prêtres Catholiques.

Le trouble fut si grand dans ce premier moment d'allarme que l'on ferma les portes sans laisser sortir de la ville les vendeurs qui étoient venus au marché.

Ce ne fut que deux heures après, lorsque tout fut tranquille, et que l'ennemi se fût posté près de St.-Albert et dans les fauxbourgs de Schottland que l'on permit aux villageois de retourner chez eux. Depuis ce moment, aucun d'eux ne revint à la ville, et il n'y eut plus de jour de marché.

On publia des proclamations sévères, portant que personne ne se montrât dans les rues lorsqu'on battroit l'allarme. Dans un pareil moment le Commandant de Homberger traversa le marché au galop avec six dragons, à l'heure de la bourse. Il signifia avec menaces à quelques-uns des premiers marchands qui étoient réunis de rentrer dans leurs maisons, se servant de paroles outrageantes et ordonnant aux dragons de frapper. Beaucoup de personnes, peu accoutumées aux coups, retournèrent à la maison après avoir éprouvé le plat du sabre. Un courtier vint représenter au Général que c'étoit l'heure de la réunion des marchands, et que la bourse ayant été transformée en hôpital, il falloit s'assembler en plein air. Le Général ne l'entendit pas bien, on ne le comprit pas; cet homme fut arrêté, traîné au corps de garde, et reçut encore des coups.

Cette scène mit les Danzicois de mauvaise humeur. Ils prétendoient que c'étoit avoir bien peu de connoissance des hommes que de n'avoir pas encore remarqué qu'il n'étoit pas nécessaire de se défier d'eux, et que si l'on avoit quelque motif de défiance, ce n'étoit pas là le moyen de les corriger. Après tant de sacrifices, tant de dépenses, tant de preuves évidentes de leur pa-

triotisme et de leur attachement pour le Roi, ils n'avoient pas tort de se trouver offensés.

Le soldat n'avoit pas une nuit de repos. Il auroit pu se reposer, de trois nuits l'une, si l'on eût abandonné aux bourgeois le soin des gardes et de la surété de l'intérieur; mais on ne leur confia point ce poste. C'étoit foiblesse ou folie.

Des informations aisées, une simple reconnoissance, eûssent pu suffire pour apprendre au Gouverneur que l'ennemi n'avoit d'autre artillerie que quelques canons de régiment. A la honte des défenseurs de la ville, les vainqueurs déclarèrent eux-mêmes, dans la suite, qu'ils n'avoient point mené d'artillerie à leur suite, et que leur bravoure seule les avoit mis en possession des hauteurs d'où ils lancèrent après cela sur la ville la mort et l'anéantissement.

A cette époque, et avant l'arrivée des Russes et des bataillons provisoires, la garnison étoit composée de 16000 combattans et de plus de 5000 hommes qui pouvoient être mis en état de porter les armes, n'importe que ce fûssent de vieux mousquetons ou d'anciennes hallebardes tirées de l'arsenal.

Le premier corps qui cerna Danzig, n'étoit composé que de 6 à 7000 hommes, la plupart de troupes Badoises. Le Gouverneur croyoit apparemment être convaincu du contraire, car il se laissa repousser jusqu'aux portes. Des combats et des escarmouches sans relâche amenèrent le 12 Mars. Des destructions avoient incendié Stolzenberg, Neugarten, Lauseberg, Grund,

Petershagen, Schottland et les cris des malheureux étoient poussés vers le Ciel.

Tout à coup se répandit un bruit consolateur, la nouvelle que le Gouverneur seroit rappellé et que le Comte Kalkreuth, précédemment Gouverneur de Danzig et de Thorn, auroit sa place. Comme on l'avoit su à l'armée et qu'on avoit appris par les feuilles publiques qu'il avoit demandé et obtenu son congé, personne ne croyoit à l'apparition d'un homme généralement aimé et estimé depuis que la ville étoit tombée au pouvoir du Roi de Prusse. La chose parut se confirmer par les mouvemens qui avoient lieu dans le bureau du Gouverneur et par les réunions fréquentes de ceux qui avoient régné avec lui. On ne put en céler la certitude aux Danzicois, et le Comte étoit attendu à toute heure. On ajoutoit qu'un corps d'armée Russe d'infanterie et de cavallerie l'accompagnoit.

Le règne de la foiblesse et de la crainte étoit près de sa fin; il se signala encore en expirant par la dévastation. Schottland, fauxbourg opulent, rempli de fabriques et de magasins, devint la proie des flammes. Des millions périrent dans un petit nombre d'heures; les torrens de feu étoient alimentés par les imprécations du désespoir. Schottland étoit habitée par des Juifs et des Mennonites, et l'incendie de ce fauxbourg fut, par la quantité de dépôts et de productions fabriquées qui s'y trouvoient réunies, la perte la plus sensible pour l'industrie et le commerce. De grands établissemens furent anéantis. Il y avoit un grand nom-

bre de fabriques de vinaigre, d'eau de vie, de potasse, d'amidon, de savon et de cuir; des magasins de mâts, des dépôts de quincaillerie; un commerce très considérable de laine, de fil, de fer, de lin et de toile. Le temps nous apprendra les pertes prodigieuses qui furent occasionnées par cet incendie. On apprendra si cette mesure fut effectivement nécessaire.

Schottland étoit au pouvoir Prussien depuis 1772, et rivalisoit avec la ville en tout genre de commerce. Le génie inépuisable de Frédéric II rendit même ce fauxbourg redoutable au négoce de Danzig et posa les fondemens de ses richesses. Les habitans perdirent à la réunion de Danzig avec les possessions Prussiennes. Mais les Juifs qui, jusques-là, avoient été obligés de payer le droit de corps, s'en trouvant affranchis, commercèrent librement avec la ville, la perte ne fut pas sensible et les affaires se multiplièrent par d'autres voies. On comprend que ces Juifs, qui étoient en grand nombre, furent les premiers à mettre leurs effets précieux en sureté et à le porter en ville; cependant des milliers perdirent leur pain et leur domicile.

Le fauxbourg de Grund étoit habité par des gens de la dernière pauvreté; il s'y passa des scènes aussi déchirantes qu'à Neugarten. Petershagen ne se distinguoit, ni par la richesse, ni par la beauté des édifices; mais ce fauxbourg étoit situé agréablement.

Stolzenberg, depuis 1772 sous la domination Prussienne, étoit une des montagnes des environs de Danzig, les plus embellies par les habitations.

Il y demeuroit des artisans laborieux et des fabricans. Toute la ville avoit une situation romantique et présentoit une suite de rues terrassées, de talus et de jardins. La rue principale, tirée au cordeau, présentoit avec l'Eglise voisine, l'image de la propreté. Ce quartier n'étoit pas la demeure des plus opulens, mais de familles d'une médiocrité honnête. Plusieurs pensionaires et rentiers dépensoient leurs revenus dans cette contrée où l'air étoit plus salubre et l'eau fort bonne.

Lauseberg étoit une masse de mauvaises baraques adossées aux montagnes, et habitées par des ouvriers à journée. Le sort de ces gens qui, dans un clin d'oeil, furent privés de leur asyle, étoit affreux; la plupart furent réduits à la mendicité.

Les mèmes incendies eurent lieu à Schellmühl, Salze, Holm, Legan, Breesen, Münde etc.

Le Comte Kalkreuth arriva inopinément et avec célérité en vaisseau, de Pillau et Koenigsberg accompagné seulement de quelques officiers. Des hymnes célébrèrent son arrivée. On croyoit voir un Sauveur. Mille voix de l'allégresse publique allèrent à sa rencontre. La masse du peuple l'entouroit et lui donnoit le nom de père. On embrassoit ses genoux, on caressoit son cheval; des gens honnêtes et sans prétensions disoient: „voilà notre père, voilà notre secours!"

Le généreux vieillard étoit attendri. Il saluoit ses anciennes connoissances, les nommoit ses bons Danzicois, ses amis. La bonté et la noblesse, la force et

l'espérance sembloient parler par sa bouche. „Dieu „veuille, disoit-il, que je ne sois pas venu trop tard, „espérez, tout ira bien! Si j'étois arrivé huit jours „plutôt, il y a bien des choses qui eûssent été faites „autrement." Le Général Homberger venoit après lui, et jetoit comme forcément des baisers au peuple. Il doit savoir lui-même ce qu'il éprouvoit alors. Il me semble qu'il étoit rude, mais généreux. Il ne connut pas bien les Danzicois, et probablement il n'est point parti sans leur faire ses excuses en lui-même de son injustice.

Quelle scène pour les violens et pour ceux des dominateurs du temps qui sont dans l'idée que le sceptre de fer convient seul au héros. Un vieux guerrier blanchi par l'âge se trouvoit ici, entouré de milliers d'hommes, jouissant du beau triomphe de s'être toujours montré humain et bienfaisant! Les Danzicois le chérissoient sans hypocrisie, et le vénéroient, lors même que ses ordres étoient sévères. Il n'inquiéta jamais personne avec intention et le plus pauvre étoit sûr d'avoir accès auprès de lui. La sensation que fit sa présence à Danzig équivaloit à celle qu'eût occasionnée un renfort de 20000 hommes. Manstein s'embarqua en hâte pour Pillau.

On eût dit qu'une baguette magique faisoit changer la scène. Les patrouilles cessèrent, les soldats reçûrent des vivres, les malades du vin et des rafraichissemens. Les compagnies des bourgeois furent organisées, et montèrent les gardes. Par ce moyen, le travail du soldat fut allégé. On ne vit plus d'exécutions

ni de distributions de coups; les usuriers, qui dépouilloient le pauvre, furent soumis à une taxe, et l'on fixa le prix des pois, du gruaut, de la farine, du lard, de divers autres vivres et de la corde de bois, de manière que le vendeur avoit de l'avantage et que l'acheteur n'étoit plus la victime de ses caprices. Une vigilance sévère maintint l'exécution de cet ordre. La police devint plus active. On entretint la propreté des rues, on fit renaître la tranquillité. Si l'on n'eût pas su que l'ennemi étoit aux portes, rien ne dénotoit une ville assiégée.

Le Comte fut suivi de plusieurs bataillons Russes commandés par le Prince Czerbatow. C'étoient de jeunes soldats de garnison, assez bien équipés, mais sans parure. Sept-cens Cosaques se joignirent à eux. L'apparition de ces hommes originaux fit une sensation extraordinaire; les Danzicois et plus encore les Danzicoises ne pouvoient assez les regarder. On les avoit crus, jusques-là, Cannibales et Anthropophages. Ils prouvoient le contraire, et l'on voyoit en eux des jeunes gens bien proportionnés et des barbus aimables.

La première opération militaire du Comte fut de garnir la Münde et le Fahrwasser, d'établir des postes sur la grève et de maintenir communication libre avec Koenigsberg. Il est indubitable que ces deux points eûssent été perdus, si Manstein fût resté encore deux jours à la tête des affaires, car, pour ne pas répéter même tout ce que l'on disoit sur son compte, et tout en ajoutant foi à sa probité, son inaction paroissoit

avec trop d'évidence, pour qu'on ne fût pas sûr de tomber à la première sommation.

Le Comte devoit être douloureusement affecté de voir l'ennemi aux portes, les postes avancés enlevés, le riche et florissant district du Werder, qui pouvoit être une source intarissable, coupé de la ville et même exposé au pillage. Les fautes impardonnables qui avoient été commises lui disoient à haute voix que, sous une autre direction, les masures fumantes des fauxbourgs et les cris pitoyables de tant de malheureux n'eûssent pas si sensiblement ému sa compassion. Ces moyens de terreur pouvoient être réservés à la portée du tir pour la dernière nécessité, pour le moment décisif. Il suffisoit que Dirschau, Möwe, Stargard et le Werder fûssent convenablement défendus, et que les hauteurs fûssent couvertes par des redoutes et des flèches.

Nous espérons qu'il viendra un temps où ces reproches seront examinés et pesés plus particulièrement. Alors seulement beaucoup d'hommes seront jugés, ne fût-ce que par l'opinion publique; des hommes qui aujourd'hui se croyent bien sages, et s'imaginent avoir fait des prodiges. Ce qui est sûr, c'est que, dans toutes les occasions, la faute dominante paroit avoir été l'ignorance du local et du terrain.

Le Comte prescrivit encore l'amélioration de plusieurs ouvrages, redoutes et bastions, et il en fit construire de nouveaux. Tout en rendant justice aux dispositions qu'avoit faites l'ingénieur de la place, il consulta son ancien ami et compagnon d'armes le Gé-

néral Laurens, ainsi que le Major Bousmard dont l'habileté étoit si reconnue.

Tous les officiers ingénieurs qui se trouvoient dans la place eurent des postes de défense qui leur furent assignés. Des gens de mérite, tels que Holzendorf, Studnitz, Wilke, Joubert, Laurency etc. étoient infatigables à leurs postes; les forts avancés, tels que le Bischofsberg, étoient dans le meilleur état; le Hagelsberg seul qui avoit été le plus négligé portoit le caractère de la rapidité avec laquelle on l'avoit fortifié. Les points les plus foibles, p. ex. à la porte d'Oliva et au magasin à bois de Pottenhausen, furent renforcés et défendus avec soin. On ajouta à leur sureté la Kalkschanze et l'île fortifiée nommée le Holm. Du côté du Werder et de la Nehrung on éleva la redoute importante nommée Rückfort, ainsi que celle du Ganskrug, le fort des Cosaques Strohdeich, le Blockhaus, la Steinschleusse, la Kaninchenschanze etc. Dans l'intérieur, les bastions élevés, Kavalierberg, Medloch et St.-Salvador. Ces trois, au moins, dominoient le plus. Le point de la garde de Motlau étoit tout aussi important.

A la vue de ces ouvrages d'une étendue si prodigieuse, on étoit effrayé de la quantité de troupes nécessaires à leur défense. Cependant, en supposant tout le monde attentif à son devoir, en conservant les communications de Fahrwasser, de la Münde, de la Nehrung, la domination du Holm sur la Vistule et la Laake, et les secours que la Kalkschanze donnoit au Holm,

on pouvoit opposer à l'armée accoutumée à vaincre, des difficultés innombrables, les assiégés ne manquant pas de secours et avant les derrières libres. L'attaque par les hauteurs étoit la seule qui pût donner quelque inquiétude, le côté du Werder avoit été mis sous l'eau, Fährwasser, Münde, le Holm avoient, outre Weichselmünde, une multitude de forts pour leur défense.

A l'arrivée du Comte, l'ennemi avoit déjà réussi, après diverses escarmouches, au désavantage des Prussiens, à se rendre maître des hauteurs. Il approchoit avec bravoure et même avec témérité, et commençoit à ouvrir des tranchées. On auroit pu empêcher ces progrès par des sorties faites à temps.

Les assiégeans supposoient bien qu'on auroit recours à ces moyens de défense. Leurs équipages restèrent plusieurs jours en état de marche et prêts à retourner sur leurs pas dans le fauxbourg de Langefuhr. Mais les autorités de Danzig paroissoient n'avoir aucun moyen de sonder la force des troupes assiégeantes; on perdit le temps à différer et à louvoyer jusqu'à ce que ces troupes furent renforcées, (renforcement que l'on annonça comme une grande armée) et qu'il ne fut plus temps de les déloger.

Quand, à la vue des progrès que faisoient les ouvrages des assiégeans, on témoignoit quelque inquiétude, les défenseurs, prudens à l'excès, répondoient: „Sur qui devons-nous faire feu? Les ouvriers sont nos „propres gens, de nos fauxbourgs et de nos villages. „Laissez-les travailler. Leurs bastions de sable ache-

„vés, une demi-heure suffira pour les faire disparoître." L'expérience et la suite des faits ont montré combien ces assertions étoient fausses.

Pour augmenter le nombre des combattans, le Comte ordonna la levée d'un nouveau corps franc d'Infanterie qui porteroit son nom. Il demanda que ceux qui se proposoient de défendre la patrie se présentâssent d'eux-mêmes; mais il fit entendre en même temps qu'il connoissoit la multitude des gens sans pain et hors d'activité, et qu'il sauroit les trouver, lorsqu'il en seroit temps. Le Lieutenant de Perill reçut le commandement de ce corps. Il se compléta, mais il étoit presque entièrement composé de jeunes gens de petite taille qui savoient à peine manier le fusil et qu'on employa après cela dans l'intérieur. Il y a lieu d'espérer que l'on perfectionnera la constitution de l'armée Prussienne qui a bien besoin d'amélioration, et qu'on fera quelque changement aux fusils.

A mesure que le Corps de siège recevoit des renforts, les combats se multiplioient. L'ennemi se posta dans l'allée, près de la porte d'Oliva et de Schellmühle, et éleva par-tout des redoutes. Toutes les issues étoient fermées et le passage coupé.

Dans les premières affaires, les Prussiens eurent toujours le dessous, même lorsqu'ils étoient plus forts en nombre; les ennemis l'emportoient sur eux par leur bravoure et leur hardiesse. C'étoient des François, des Badois (troupes qui se sont toujours très bien distinguées) des Saxons, et des Polonois insurgens. Les

troupes de contingent qui faisoient autrefois la risée des Prussiens, les battirent.

Par la suite d'une des fautes que les Prussiens commettoient le plus souvent, par leur négligence ils se laissèrent enlever la *Kalkschanze*. Les Russes, pour leur coup d'essai, firent une sortie, enlevèrent la Kalkschanze, la bayonnette à la main, et massacrèrent tout ce qu'ils y trouvèrent. De ce moment, les officiers Russes traitèrent les officiers Prussiens avec une sorte d'arrogance et même de mépris. Les soldats ne faisoient société qu'avec les fusiliers de la Basse-Silésie, ceux de Rembou et de Dessaunieres, et témoignoient des égards aux Grenadiers de Schmeling; les Cosaques se lioient avec les Hussards rouges et noirs, et les chasseurs du Corps franc de Krokow. Ils tournoient les autres soldats en ridicule et se moquoient du plat Allemand dans lequel ils se plaignoient de leurs blessures, et gémissoient du sort de leurs femmes et de leurs enfans. Les Russes montroient par-tout de la bravoure et de la persévérance. Souvent ils se plaignoient, quoique pas toujours à juste titre, d'avoir été abandonnés par les Prussiens. Ceux-ci, particulièrement les braves Grenadiers, faisoient de leur côté les mêmes plaintes.

Le Corps le plus respectable étoit celui des Chasseurs à pied. Ces gens rendirent de très grands services. Ils ne se répandoient pas au delà du cercle qu'ils formoient entr'eux, et ils méritèrent les plus grands éloges de la part du bourgeois. Chacun vouloit les loger.

Les assiégeans coupèrent l'eau à la ville en détournant la Radaune. Les moulins se trouvant tous arrêtés, le Gouverneur fit arranger des moulins à chevaux, et réparer celui de la Steinschleuse. On n'eut plus de farine de seigle fine; il fallut se contenter de celle qui étoit grossièrement moulue.

Les escarmouches et les canonades qui partoient des montagnes avoient lieu journellement. La nombreuse cavalerie ne pouvoit agir dans le terrain coupé. On approchoit du Jeudi saint, et le bruit se répandit que ce jour, qui avoit toujours été fatal à la ville, seroit choisi pour l'assaut. Dans les derniers temps, ce jour fut marqué par le carnage que firent les Russes à Varsovie, et par la prise de possession de la ville par les Prussiens.

De grand matin, le Gouverneur organisa une sortie vigoureuse; il en résulta un combat sanglant qui dura jusqu'à midi; l'avantage fut du côté des assiégés, et si l'on n'eût pas commis encore de nouvelles fautes et envoyé le secours à temps, les assiégeans eûssent été contraints pour cette fois de lever le siège.

Le Gouverneur parut content. Il dit en souriant, lorsqu'il passa à son retour devant la bourse: „vous „voyez que le Jeudi saint ne porte pas toujours mal„heur." Sa satisfaction fut sensiblement troublée par la catastrophe du Comte Krokow, Chef des Chasseurs à pied, qui fut fait prisonnier. On prétendit qu'un méprisable inspecteur de magasin de Fahrwasser, (qui fut mis aux arrêts) induisit le Comte en erreur, de sor-

te qu'il avança trop loin vers Oliva, dans l'espérance de tourner l'ennemi. Cependant on ne peut disconvenir que le Comte ne fût pris de vin. Il avança témérairement avec une petite poignée de gens, comme s'il eût voulu se sacrifier volontairement, et se faire prendre prisonnier. Il n'écouta point les avis de quelques braves Chasseurs qui le défendirent ensuite jusqu'au dernier moment, et rendirent la victoire fort pénible à l'ennemi. Sans connoissance et blessé, le Comte fut transporté à Langefuhr, où il reçut dans la suite une partie de son équipage et de l'argent.

Comme il avoit très vivement déclamé contre l'ennemi lorsqu'il publia sa proclamation en érigeant le corps des Chasseurs, on conçoit qu'il dut être douloureusement affecté, lorsqu'il revint à lui-même, et qu'il se vit prisonnier. L'armée perdit en lui un officier plein de bravoure et de patriotisme. Le Corps qu'il commandoit, répandoit la terreur par sa présence. Quoiqu'il eût été confié depuis au brave Colonel Schüler, on n'en a plus entendu parler. Les restes de la cavalerie furent employés, dans la suite, au service des canons sur les remparts.

Deux bataillons de réserve ou bataillons provisoires arrivèrent de Koenigsberg et Pillau par mer, pour renforcer la garnison. C'étoient, en grande partie, de jeunes Poméraniens. On emmena, par contre, à Pillau, les François et les Polonois prisonniers. Nous avons déjà remarqué que l'on distinguoit les François; on leur laissa même l'argent qu'on trouva sur eux. On

supposoit que les Polonois seroient conduits en Sibérie, ce qui n'est cependant point arrivé. Mais ils furent traités plus rigoureusement que les autres troupes.

La fin du mois de Mars amena un événement qui demeurera toujours remarquable dans les annales de cette guerre; car, malgré les raisonnemens subtils de ceux qui excusent les fautes les plus graves, cet événement décida l'issue de la campagne, la perte de Danzig et le malheur de la monarchie. Des observateurs plus exacts examineront un jour cet événement et reconnoîtront qu'il fut déciaif pour le tout. Ce fut la perte de la Nehrung.

Le Général Rouquette, en laissant prendre cette langue de terre, enleva à Danzig sa principale ressource. C'est par là que Danzig étoit avitaillé de toutes manières et que s'entretenoit la communication des transports par charroi avec Koenigsberg. Les troupes françoises occupoient le Werder, et, sur la grande route, les villes de Marienburg, Elbing, Frauenburg, Braunsberg etc. Il ne restoit pour correspondre avec Koenigsberg que le chemin du rivage par la Nehrung et Pillau. Malgré les sables mouvans, c'étoit, dans cette saison, la route la plus praticable. Le sable est assez ferme sur la grève et les voitures legères avancent de 10 à 12 pas dans la mer, et roulent sans obstacle. Le transport des couriers et des troupes de renfort étoit donc assez facile.

La Nehrung, formée de dunes et de collines de

sable, est baignée à gauche par la mer, à droite par le Frisch Haf dont la moindre largeur est de 5 milles. A 6 milles de Danzig, près de Kahlbergen, cette langue de terre s'élargit et est couverte d'une épaisse forêt. Au Hafkrug, le large fleuve de la Vistule se jette dans ce golfe par la droite, et coupe par la gauche la Nehrung près des fauxbourgs de Danzig, à Ganskrug et Kneizab. Sur les bords de la Vistule il y a plusieurs villages qui entretiennent beaucoup de bétail, et ont de belles prairies. Les productions en bled ne sont pas considérables. Tout le reste de la Nehrung n'est habité sur le rivage que par des pêcheurs de poisson et des pêcheurs d'ambre. Il est évident qu'il n'est pas besoin de redoutes et de bastions pour garder ce passage, et qu'il ne faut que de la vigilance; la mer étant d'un côté, et de l'autre, le Haf, couvert jusqu'au Hafkrug de bâtimens armés qui éclairoient sans cesse la côte.

Le danger n'existoit donc que du côté de la Vistule, et encore ne se trouvoit-il là que sur deux points. Lorsqu'on a devant soi un fleuve large et rapide, et que l'ennemi ne peut venir du rivage opposé, apperçu dans tous ses points, que sur des barques ou des bâtimens plats, on conçoit qu'on n'a pas besoin de canon, et qu'il ne faut que des postes vigilans et un feu de mousqueterie pour empêcher le passage.

Les Prussiens avoient du canon et des troupes. Comment est-il arrivé que les canons furent pris et les soldats tués ou faits prisonniers? C'est ce que nous demandons au Général Rouquette; c'est à lui à se justi-

fier. Il a promis de publier cette justification; elle n'a point encore vu le jour.

Les François ont montré dans la suite ce que c'est que la Nehrung, et comment elle peut être défendue. Eux, qui étoient exposés à une triple attaque par la mer, par le Haf et par la ville, défendirent ce terrain contre tous et opposèrent des obstacles insurmontables aux efforts du Général Kaminsky et du Colonel Betow.

Il y eut des gens à Danzig, comme il y en a partout, qui jugèrent cet événement avec legéreté. Les vues du Gouverneur étoient profondes; il en aura jugé autrement. D'autres ont prononcé sans détours que, pour perdre une position pareille, il falloit, ou bien être pris par le sommeil, ou se la laisser prendre volontairement. Nous ignorons ce qui empêcha que, de Koenigsberg et de Danzig, on ne fît quelques tentatives pour reprendre la Nehrung. Les suites de cette négligence se manifestèrent bientôt. La communication fut coupée; il n'y eut plus, ni correspondance, ni transport. L'ennemi se retrancha incessamment. Il poussa ses postes avancés et ses redoutes jusques tout près du fort de Weichselmünde, et de l'autre côté près de la Heubude jusqu'au Ganskrug.

Il ne lui manquoit plus que le Holm, pour que la chaîne immense des troupes de siège fût dans une liaison directe avec la grande armée, et pour couper entièrement la ville du Fahrwasser et de la mer, de sorte que cette dernière ressource eût encore manqué. Au reste, on ne connoissoit pas plus les forces de l'ennemi

sur la Nehrung qu'on n'avoit connu celles de l'armée des assiégeans.

Le Général Rouquette arriva sain et sauf par Nikkelswalde à Danzig. Dans la suite, il alla souvent sur le Cavalierberg, s'amuser à observer de loin avec la lunette les combats qui se livroient. Il se plaignoit de l'indiscrétion de certaines gens qui, en passant, lui interceptoient les points de vue.

Dans une occasion, où il fit dire par son ordonnance à un homme de distinction de sortir de son chemin, celui-ci, après avoir appris que cet ordre émanoit du Général Rouquette, répartit : „je sais bien „que ce Général est ami du principe de faire sortir „les gens de son chemin."

Au milieu de ces événemens contraires, le Gouverneur avoit la satisfaction de se voir entouré de plusieurs hommes distingués. Il suffit pour réveiller un sentiment d'estime de nommer Laurens, Bousmard, Massenbach, Holzendorf, Studnitz, Krudel, Nostitz, Wilke, Dohna, Platen, Wustrowsky, Horn, Mirbach, tous les officiers des fusiliers de Silésie, sans exception, de la Chevalerie, Eberstein, de Thiele, Schulz, Laurency, Golz, plusieurs braves du régiment des Dragons de la Reine, Schierstaedt, Schmieling, Barnikow, Vink etc.

Si l'on avoit pu mettre plus de confiance dans les régimens de Courbière, Homberger et Dierike, la garnison de Danzig auroit gagné en corps la réputation qu'elle n'acquit que partiellement. Les plus grands et

les plus vigoureux exploits partirent des chasseurs, des fusiliers, des grenadiers et des chasseurs francs. Les Lithuaniens, les Polonois et les Mazoures enrégimentés, quittèrent fréquemment la place quoiqu'ils fûssent bien soignés et qu'il ne leur manquât rien. Ils s'exposoient même à des affronts de la part des Etrangers qui servoient dans les mêmes compagnies. Les Russes ne désertèrent point, mais leur courage s'affoiblit successivement.

On répandit le bruit qu'il arrivoit une flotte Angloise. Tous les jours on tenoit des propos différens. Quelques Cutters Anglois vinrent, il est vrai, reconnoître le port, on construisit quelques chaloupes canonières, entreprise qu'une maison Angloise seconda avec beaucoup d'activité, le marchand Anglois Gibsone fit construire un télégraphe. Plusieurs familles Angloises s'étoient embarquées pour retourner dans leur patrie.

On raconta que le corps des assiégeans avoit faute de tout, et ne pouvoit subsister plus long-temps. Mais ce n'étoient que des traditions sans fondement, ainsi que tout ce que l'on racontoit de différens excès et pillages. Dans ce qui restoit encore des fauxbourgs, l'ennemit établit des autorités des hopitaux et des instituts d'approvisionnemens. Il s'y trouvoit, en général, très-bien, et ce ne fut que les premières semaines qu'il souffrit de la disette et de l'intempérie du climat. Les prisonniers et les déserteurs ne savoient rien, les François ne disoient rien du tout. Même, comme prisonniers ils conservoient de la fierté et de l'insouciance.

Les déserteurs Prussiens, au contraire, s'épuisoient en propos de toutes sortes, et débitoient une multitude de mensonges et de fausses accusations. Quelques-uns furent mêmes assez méchans et assez ingrats envers les bourgeois qui les avoient comblés de bienfaits pour rapporter à l'ennemi que les balles qui partoient du rempart et qui avoient tué tant de braves, avoient été tirées par des bourgeois armés de mousquetons.

Durant tout le siège, aucun bourgeois ne tira sur l'ennemi. Ces coups, presque incroyables, étoient tirés par les Chasseurs à pied qui, tantôt s'approchoient avec témérité de l'ennemi, tantôt visoient si juste avec leurs excellentes armes qu'ils attrapoient toujours leur homme. Aussi étoient-ils eux-mêmes tués par l'ennemi, rarement blessés, et jamais prisonniers. Si les Prussiens avoient eu un régiment de ces Chasseurs devant Danzig, les assiégeans eussent trouvé des difficultés presque insurmontables. Les mousquetons et les anciens fusils à fourche dont on se servit sur le Bischofsberg et le Hagelsberg firent aussi beaucoup de dommage.

Le Magistrat publia des proclamations rélatives à un bombardement éventuel. On n'y fit point d'attention, parcequ'on supposoit qu'il n'avoit point d'artillerie, et qu'il ne pourroit en recevoir. Il n'avoit, disoit-on, que de petites pièces de campagne et de bataillons. Quelques personnes annonçoient avec certitude que le Capitaine Schille, près de Colberg, officier distingué, et partisan très habile, avoit enlevé le train d'artillerie que l'on amenoit de Stettin.

On ajoutoit à cela qu'une flotte Anglo-Suédoise étoit à la rade. Un plus ample informé fit connoître que c'étoient des vaisseaux marchands chargés de lest qui venoient chercher des marchandises, et qui alloient se remettre en mer. On ne couvrit point les maisons de fumier et de terre, comme il avoit été prescrit; on craignoit le dommage qui en résulteroit dans un temps de pluies. Les prix des vivres de premier besoin montèrent excessivement, et le Gouverneur eut beaucoup à faire pour arrêter l'esprit d'usure.

Le Magistrat publia une seconde proclamation, relative à la *manière de se comporter des bombes*, dont le résultat fut que quelques gens distingués se firent bâtir des maisons à l'épreuve de la bombe; mais l'ordre de faire garder chaque maison par deux hommes ne fut pas suivi, tant parceque les personnes d'une fortune médiocre n'auroient pu en faire la dépense, que parcequ'on auroit eu peine à trouver dans un temps de bombardement des gens qui s'exposassent à demeurer de garde sur les toits.

Cependant le nombre des blessés et des malades augmentoit; on voulut prendre les ressources pour hôpitaux. Il y en a quatre à Danzig, dont trois ont leur maison en propriété; celles de la Concorde et de l'Humanité sont meublées avec élégance et avec goût. La quatrième est fréquentée par des commis marchands et d'autres jeunes gens. Ces établissemens courant risque d'être abîmés pour toujours par l'usage qu'on vouloit en faire, le Gouverneur accorda à ceux qui y avoient

droit de louer à leurs fraix d'autres maisons dont on fit des hôpitaux.

On envoya de part et d'autre, jusqu'au 12 Avril, des parlementaires, les yeux bandés, et avec les cérémonies d'usage; l'objet de leur mission demeura un mystère pour le public. Dans ce temps les assiégeans élevèrent sur le Judenberg un fort que l'on nomma Judenschanze. Ce fort se trouvoit derrière le collège des Jésuites de Schottland. En 1734 les Russes avoient construit un fort au même endroit.

Les balles de fusil, à la grande surprise des Danzicois, vinrent assez près; il en tomba au Jacobsthor et au Schiessgarten. Un marchand qui se promenoit près de Steinbocksbrill ayant été legèrement blessé à la tête, on répandit le bruit que les tirailleurs tiroient, avec de la poudre de chasse, des balles de métal ou même d'argent.

Le Major Bousmard, toujours actif, construisit sur le Grantberg une redoute à laquelle on donna son nom et qui flanquoit les redoutes et les flèches ennemies. Avant qu'elle fût achevée et qu'on y menât l'artillerie, il se fit un combat sanglant; plusieurs travailleurs furent tués, les autres quittèrent la place. Les Grenadiers de Schmeling se plaignirent d'avoir été abandonnés par les Russes, et l'ennemi eut l'avantage que la redoute ne put être continuée. Depuis ce temps, elle n'a servi à aucun des deux partis. Le brave Officier de Thiele périt à cette occasion en héros, le Capitaine Gerkow fut fait prisonnier. Le grand et le petit Hol-

landois, deux endroits de plaisance près de la Laake, furent incendiés. Le propriétaire du grand Hollandois ayant dit à l'ingénieur de la place: „le même désastre „a eu lieu pour mes parens en 1734, et tout de suite „la ville éleva une redoute sur les ruines de la maison," l'ingénieur lui répondit: „j'y penserai quand il sera „convenable." Le lendemain, l'ennemi y avoit déjà construit une redoute de ce même côté, sur le Schutendamm, au moyen de laquelle il flanquoit la Laake et menaçoit même le Holm. Par ce moyen la communication entre le Fahrwasser et la ville par la Laake étoit coupée. Comme il pouvoit en résulter des suites très fâcheuses, et que les boulets des dehors n'atteignoient pas cet ouvrage, on se détermina à une sortie pour le détruire.

Le 16, il se fit, à cette occasion, un combat sanglant. La cavalerie, l'infanterie et un demi-bataillon d'artillerie à cheval traversèrent près du Ganskrug. Mais, ou bien les Prussiens ne furent pas convenablement soutenus près du Fahrwasser, ou bien, comme on l'a prétendu, les Russes les abandonnèrent. En général, ils étoient trop foibles; outre cela, il se fit plusieurs fautes; la perte fut sensible, et la victoire complète du côté de l'ennemi. Beaucoup d'hommes périrent dans la Laake; le plus grand nombre fut perdu ainsi que l'artillerie à cheval. La position que les assiégés prirent sur la Nehrung qui étoit en leur pouvoir et d'où ils pouvoient flanquer les Prussiens, décida en leur faveur. Cette catastrophe répandit la terreur dans la ville,

et l'on commença à craindre l'issue du siège, aucune affaire n'ayant été jusqu'à présent conduite avec succès. Quelques obus vinrent jusqu'au Hohe-Thor et à l'affinerie d'argent. Le beau village de Münde fut brûlé.

La Laake forme le canal par lequel on va charger les vaisseaux de la rade et du Fahrwasser. La Schute, une sorte de diligence d'eau qui va et vient toutes les heures entre la ville et le Fahrwasser, passoit ce canal dont le rivage portoit le nom de Schutendamm. Depuis la ville jusqu'à Münde ce rivage étoit couvert de maisons de plaisance et de petites habitations de campagne. Le village de Münde lui-même avoit, outre une quantité de cabanes de pêcheurs, de jolies maisons, deux auberges avec des jardins qui servoient de lieux de divertissement aux Danzicois. On alloit y manger des anguilles et les maisons servoient de demeures pour employer plus commodément les bains de mer. L'incendie détruisit dans ce village toutes ces sources de plaisir et de bien-être, et la classe indigente qui y demeuroit, fut entièrement plongée dans l'infortune.

Le 17, on répandit le bruit que le Grand-Duc Constantin perçoit par la Nehrung avec 16000 hommes de troupes d'élite. Un matelot et un dragon du régiment de la Reine, eurent la témérité d'aller ouvrir l'écluse du Schutendamm. Les tranchées de la redoute ennemie se remplirent d'eau, et la redoute même ne put servir que par des moyens fort pénibles.

On interdit le son des cloches des Eglises Catholiques et le carillon de St.-Catherine, dans l'idée que les

prêtres donnoient avis des sorties. On jeta même des soupçons sur les prêtres de Weiss- et Schwarz-München, dans les convens desquels on avoit établi des hôpitaux, et où il mouroit beaucoup de chirurgiens. On parloit d'un repas de harengs qu'ils leur avoient donné. Le tout n'étoit point avéré; tout au plus, les harengs avoient-ils été préparés dans de la vaisselle de cuivre. La malpropreté, plus que toute autre cause, amena cette épidémie. On accusa plusieurs soldats d'avoir ôté les balles de leurs cartouches, et on répandit le bruit que les assiégeans avoient promis trois jours de pillage.

Le 18, on parlementa de nouveau, et il fut dit que l'ennemi avoit menacé de réduire la ville en cendres. Les assiégeans élévèrent une nouvelle redoute sur le Stolzenberg. Un paysan eut le bonheur de pénétrer dans la ville pour chercher sa fille et la ramener chez lui. Il rapporta qu'il étoit arrivé beaucoup de grosse artillerie, et qu'il y avoit un grand parc à Praust. On ne tint aucun compte de ce rapport. Les Cutters Anglois qui étoient à la rade envoyèrent une Brigg de 18 canons jusqu'à la pointe du Holm pour détruire la redoute du Schutendamm. Le feu fut épouvantable, et l'ennemi perdit beaucoup de monde. Cependant il parut qu'on n'atteignit pas le but qu'on s'étoit proposé; la Brigg retourna un peu endommagée au Fahrwasser.

Le Gouverneur donna ordre aux troupes de bivouaquer et de camper sous des tentes. On abattit le labyrinthe, belle promenade entre le Jacobsthor et la porte d'Oliva, et son enceinte fut garnie de tentes et de canons.

Le 19, les assiégés firent un feu très violent sur les redoutes ennemies. Le Gouvernement parut prendre des mesures de sureté, et fit mettre plusieurs maisons, sur-tout des magasins, à l'épreuve de la bombe. La nouvelle se répandit à la bourse, et fut confirmée par la gazette de Koenigsberg, que les Suédois avoient fait une sortie de Stralsund, avoient battu le Corps du Maréchal Mortier, et bombardoient Stettin. On ajoutoit que le Général Russe de Essen étoit venu de Pultusk par Posen et s'étoit réuni aux Suédois. Ce bruit n'étoit fondé que sur la ressemblance des noms, le Gouverneur Suédois de Stralsund s'appellant aussi de Essen. Le même jour, un paquebot venant de Koenigsberg, et portant un courier, fut exposé à une forte canonade. Cependant il passa heureusement la pointe du Holm, et gagna la ville.

Le 20, 21 et 22, il fit un très mauvais temps, et il tomba beaucoup de neige. Les redoutes ennemies tirèrent beaucoup, mais il ne se passa d'ailleurs rien d'important. Le Gouverneur défendit tout le feu inutile, et toute disperdition de la poudre qui ne menoit à rien. Le 22, on parla beaucoup de diverses victoires et de la levée du siège qui ne pouvoit tarder. On publia que l'arrivée de la grosse artillerie n'étoit qu'une fiction. Cependant le Gouverneur fit proclamer que, bien qu'il crût encore le danger éloigné, la prudence demandoit qu'on prît des précautions, qu'il attendoit donc des Danzicois que, dans le cas d'un bombardement, ils demeureroient tranquilles, et qu'ils se confié-

roient en la prévoyance du Gouvernement. On remarqua, du haut des tours, beaucoup de chariots en grand mouvement sur la redoute du Zigangenberg, la plus haute des redoutes ennemies, et dans le village du même nom ; on vit transporter des canons et des chariots de munitions. On ne pouvoit pas se faire une idée bien juste du but de ces mouvemens parceque les ouvrages ennemis étoient construits dans une direction inclinée avec beaucoup d'habileté, et que les cabanes de terre étoient attachées au talus des hauteurs.

Un calme extraordinaire régna toute la journée du 23; on ne fit feu d'aucun côté. Ce calme fut le précurseur de la tempête.

La nuit du 23 au 24, à minuit et demi, par un beau clair de lune, se fit entendre un sifflement comme celui d'un grand vent qui s'élève, des globes de feu avec de longues trainées, des bombes, des grenades d'obuaiers voloient au deasus de la ville, et se croisoient dans les airs. Tout fut en allarme. Chaque boulet portoit son coup et brisoit avec éclat. La contrée du chantier, la Tagnete au Hohe-Thor er près de St.-Catherine aouffrirent prodigieusement; quelquea boulets tombèrent aur la maison de comédie. Plusieurs personnes furent tuées. Le premier fut l'ouvrier Gries du commerce de vin de Schnaase; il étoit alsacien, grand partisan des François; une grenade l'attrapa aur la rue. Les habitans quittoient leurs malsons, et fuyoient en troupes. La première impression de ce bombardement fit une sensation incroyable; les fortes explosions et la

répercussion de tous les bastions et de tous les remparts, faisoient un effet si prodigieux qu'on eût dit que le ciel et la terre alloient s'anéantir.

Schwarz-München, la porte large, la rue large, la rue des tisserans, du St.-Esprit, des potiers, la rue des maréchaux et la demi-rue, St.-Catherine et Pfefferstadt, et particulièrement le chantier, souffrirent beaucoup. Les gémissemens et les cris augmentoient à chaque instant, et le plus affreux incendie dura toute la journée du 24. Avant la nuit, tout ce qui pouvoit fuir se retira à Langgarten et à la Niederstadt; on abandonnoit les maisons et les meubles les plus précieux; chacun ne prenoit avec soi que le plus absolu nécessaire. Des personnes de la première distinction portoient des paquets, des bureaux, des lits. Les mères portoient leurs petits enfans, traînoient et poussoient les plus grands. Les rues étoient remplies de portefaix, de brouettes, de chariots de bagage au milieu desquels les bombes et les grenades voloient en éclats. Il n'y eut pas une rue qui ne souffrît; la Altstadt éprouva le plus de dommage.

La mort, la dévastation, la misère se présentoient à chaque pas. Deux tiers des habitans prirent la fuite; d'autres se cachèrent dans les caves, plusieurs sous les remparts et les casemattes qui offroient, il est vrai, la sureté, mais qui étoient fort humides.

Langgarten est un quartier de la ville, au delà de l'île des magasins, du côté du Werder. Il ne fut atteint en 1734 d'aucun boulet. C'est, en quelque sorte,

un fauxbourg qui présente une large et longue rue, et beaucoup de belles maisons et de jardins. On y voit le palais du Gouvernement, l'agréable promenade de la chaussée Angloise, le palais Russe, plusieurs jolies maisons de particuliers. La contrée est propre, libre et salubre. L'Eglise de ce quartier servoit de magasin pour le foin et la paille.

La Niederstadt touche à Langgarten, et s'étend jusqu'à la Steinschleuse près des remparts, et du côté du Niederfeld, Ohra et Leegenthor, jusqu'à la Motlau où elle est limitée par le Steindamm et Mettenbuden. La Niederstadt a des rues larges, mais des maisons de peu d'apparence, et habitées par de pauvres gens et par des ouvriers. Les rues sont entrecoupées de fossés qui exhalent une mauvaise odeur; on y trouve de grands tas de fumier et d'immondices. Des milliers d'habitans de Danzig n'avoient peut-être jamais vu ou visité ce quartier, où les plus riches vinrent avec empressement se réfugier dans la hutte du pauvre. On voyoit jusqu'à vingt personnes dans de petites chambres; on se couchoit dans les écuries, dans les remises, dans les granges.

Le séjour de Langgarten étoit plus propre et plus commode. Mettenbuden déjà auparavant, le quartier des Juifs, étoit rempli de gens de cette nation.

Les assiégés savoient, sans doute, très bien que des milliers de fugards se trouvoient dans ce quartier et dans la Niederstadt. Langgarten ne pouvoit pas être atteint par les canons de la Judenschanze, mais la Nie-

derstadt étoit abîmée, si les assiégeans changeoient la direction de leurs embrasures, ce qui pouvoit se faire en peu d'heures. Leur direction portoit les coups vers la ville. Il en résulta de très grands dommages pour le Poggenpfuhl, le marché au beurre, et le marché aux planches.

Il n'y avoit pour la masse qui s'accumuloit à Langgarten et dans la Niederstadt, point d'autre lieu de rassemblement dans la saison qui commençoit à devenir agréable, que le j'ardin de Fritsch, autrefois Bärwald, séjour plaisant dont l'entrée étoit du côté de Langgarten, et la sortie vers la Niederstadt. Là se trouvoit la bourse et le rendez-vous général; on y débitoit des nouveautés, des mensonges, et des bruits de tout ordre; on y affichoit les proclamations etc.

Il y en eut une entr'autres qui étoit la copie d'une lettre écrite par le Roi aux habitans de Danzig. Le Roi leur témoignoit combien il étoit touché de leur courage, de leur persévérance et de leur dévouement, leur disoit que la ville, bien qu'elle ne fût qu'une nouvelle acquisition de la couronne, avoit fait honte à beaucoup d'autres villes qui lui appartenoient depuis longtemps, et leur déclaroit se réserver encore de leur donner des témoignages plus particuliers de sa faveur. Cette déclaration contrastoit sensiblement avec la défiance et les procédés de Manstein et Homberger.

Le propriétaire de cette maison, guidé par l'avarice et l'avidité, profita, aux dépens de ses concitoyens, des malheurs publics. Il se faisoit payer à haut prix, un mauvais vin et de tristes repas et insultoit encore

les gens. La Justice dormoit ou avoit émigré. Se voyant en sureté, cet homme n'eut aucune compassion des souffrances d'autrui, et alla jusqu'à fermer la porte de son jardin du côté de la Niederstadt, ce qui obligeoit tout le monde à un long détour par des rues empestées. Enfin quelques officiers intervinrent, menacèrent d'enlever entièrement la palissade, et Fritsch ouvrit sa porte. Nous ne cherchons pas à dévoiler les mauvais procédés de gens d'une extraction commune, et notre but n'est que de faire voir qu'au milieu de la misère publique il se trouvoit encore de l'obstination pour maintenir d'anciens privilèges, et attacher du prix à des petitesses. Cet homme étoit d'ailleurs convaincu du sommeil où reposoit la police, sans quoi il n'auroit pas battu un jeune homme de distinction pour avoir, selon lui, brisé un banc de jardin; ce qui encore se trouva faux.

Les Danzicois, en général, devoient être dans une espèce d'engourdissement pour permettre à un seul insolent de braver le public, qui faisoit pleuvoir chez lui de l'argent en abondance, parcequ'il n'avoit point d'autre local pour se rassembler. Leur parfaite tranquillité et leur dévouement durant le bombardement, pourroient bien aussi avoir été les effets de la crainte, plus que du patriotisme.

Nous l'avons déjà dit; ils virent paisiblement tomber leurs maisons et mourir leurs amis. Personne ne prononça une parole menaçante. Des gémissemens et des voeux de voir finir cette calamité, c'étoit tout ce

que l'on entendoit. Jamais on ne fit de réprésentation au Gouverneur pour lui demander du secours.

Les bourgeois montoient encore la garde avec deux drapeaux à Langgarten. Les gens aisés se présentoient avec difficulté; les pauvres seuls méprisoient la mort. Un jour, l'officier et le bourgeois, étoient sortis du Corps de garde pour voir l'effet d'un grand coup qu'ils avoient entendu. Une minute après, une bombe tomba dans la chambre et brisa la table qu'ils venoient de quitter. On transféra le Corps de garde ailleurs.

Les fuyards arrivoient en grand nombre, tant qu'il y eut un peu de place. La loge de francs-maçons donna l'asile à 50 familles. Langgarten avoit l'air d'une foire. Il s'y établit des bouchers, des boulangers, des Juifs trafiquans, des revendeurs, des vivandiers, des gargottes, des entremetteuses etc. La livre de bonne viande de boeuf coutoit un écu, le beurre un écu huit gros. On s'entr'aidoit réciproquement de son avoir; il régnoit une sorte de liberté et d'égalité. Des valets de maison, et particulièrement des cuisinières et des filles de chambre montrèrent beaucoup de hardiesse. On les voyoit aller en ville, chercher les vivres des caves, les cuire et les apporter à leurs maîtres. Peu de ces gens furent tués; ils connoissoient déjà des détours par lesquels ils alloient, sans crainte d'être attrapés.

Le feu dura le 25 et le 26, jour et nuit, sans interruption. La calamité augmentoit à chaque instant. On leva le pavé, et on couvrit les boutiques de fumier. Le 26 on publia la sommation que le Maréchal Lefevre

avoit adressée et la réponse du Gouverneur. Nous les transcrirons ici.

Au Gouverneur, Comte Kalkreuth, à Danzig.

Monsieur le Général!

Par égard pour Votre Excellence, et par compassion pour les habitans de la ville de Danzig, je n'ai pas voulu faire usage jusqu'à présent *de tous mes moyens* contre la place.

J'ai cru que Votre Excellence dont la grande réputation est fondée sur des preuves trop solides pour vouloir maintenir une mauvaise place —

instruite de la défaite totale de l'armée Suédoise, le 16 et 17 Avril, ainsi que de l'engagement que cette armée a pris le 18, de n'envoyer aucun secours, direct ou indirect aux villes de Colberg et de Danzig — —

instruite enfin que la position des affaires ne laisse plus aucun espoir de sauver la place, sacrifieroit au bien-être des pauvres habitans, et à la conservation d'une des villes les plus importantes de la monarchie Prussienne, la gloire d'avoir prolongé de quelques jours sa défense. Dans cette conviction, je somme Votre Excellence de me mettre incontinent en possession de la place de Danzig, ainsi que des Forts de Bischofsberg, Hagelsberg, Weichselmünde et Neufahrwasser.

J'ai l'honneur de saluer Votre Excellence.

Pizkendorf, le 25 Avril 1807.

Lefevre.

P.S. Je donne l'ordre de suspendre le feu jusqu'au retour de l'Adjudant Commandant Ayme, porteur de ma lettre.

RÉPONSE.

Danzig, le 25 Avril 1807.

Monsieur le Maréchal!

Monsieur Votre Adjudant a assuré les Officiers de la garde de la porte que la lettre que Votre Excellence jugeoit à propos de m'adresser, ne concernoit en rien la ville de Danzig. Fondés sur cette assurance, ils ont accepté la lettre, en dépit de mes ordres.

Vous ne méconnoîtrez pas, Monsieur le Maréchal! ma délicatesse sur ce point, et j'avois une trop haute opinion de Vous pour ne pas me flatter que Vous la ménageriez. En guerrier expérimenté, Votre Excellence sait, aussi bien que moi, qu'il n'est pas permis à un gouverneur de prendre en considération quelques propositions, avant qu'il y ait dans les ouvrages mêmes de la forteresse une brêche pour douze hommes de front, et je suis bien éloigné de croire que Votre Excellence exige un acte de lâcheté de la part d'un homme d'honneur à la réputation duquel Vous paroissez vouloir rendre justice.

Vous demandez cet acte de lâcheté en faveur du bien-être des habitans de Danzig que Vous avez ruinés? Ils n'ont plus rien à perdre, et sont, ainsi que moi, en état d'attendre tranquillement l'issue de la guerre.

Tout ce que je puis faire est d'envoyer la lettre de Votre Excellence au Roi mon Maître. Je suis avec la plus haute estime

Kalkreuth.

Les uns trouvoient cette sommation hardie, d'autres offensante, plusieurs la justifioient. „Si la place „est *mauvaise*, disoit-on, pourquoi la défendre? — „Quels moyens reste-t-il donc encore à employer, la „ville étant en ruines? — Les Suédois sont réelle„ment battus. Si cela n'étoit point, le Gouverneur „auroit réparti." L'inquiétude devint générale. Les juges les plus sévères condamnoient les officiers qui avoient accepté la lettre; ils paroissoient coupables, si le Gouverneur avoit donné l'ordre absolu de ne rien accepter du tout. La réponse du Gouverneur fit au moins connoître qu'il n'y avoit pas lieu de penser à la reddition.

Des deux côtés chaque parti mit toutes ses forces en activité pour atteindre son but. Les jours et les nuits, jusqu'à la fin d'Avril, se passèrent en canonades, sorties et attaques. Bien que les prisonniers et les déserteurs rapportassent unanimement que l'artillerie avoit reçu ordre d'épargner la ville et de ne tirer que sur les ouvrages, le dommage et la perte d'hommes furent considérables; la disette augmenta, les chevaux tomboient morts, la mortalité s'accrut dans les hôpitaux où les braves fusiliers et grenadiers arrivoient ordinairement avec de mortelles blessures. Individuellement le Gouverneur avoit lieu d'être satisfait de la garnison.

Les chasseurs, fusiliers et grenadiers, les chasseurs francs de Krokow, et quelques compagnies des bataillons de réserve se battirent avec bravoure, mais ils

souffrirent beaucoup. Ce n'étoit pas le cas, en général, dans les régimens de Courbière, Dierike et Homberger. Le Gouverneur publioit, de temps à autre, des ordres sévères et menaçans, que le public dévoroit. Dans un de ces ordres du 28 et du 29 Avril, après avoir donné des éloges à la disposition qu'avoit faite son ami, le Général Laurens, et attesté la bravoure de plusieurs officiers, il se plaignit des soldats qui avoient pris la fuite et n'avoient point secondé l'expédition. Il ordonna au Général Homberger de former un Corps séparé de tous les poltrons, et d'opposer ce Corps à l'ennemi, dans les points les plus périlleux, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul homme. Ces mêmes poltrons devoient aussi être signalés par quelque marque, afin que les braves ne fûssent pas confondus avec eux. Il conclut en disant qu'il avoit entendu dire que quelques Ex-Feldmaréchaux avoient fortement blâmé un de ses ordres précédens; que, comme il avoit une considération particulière pour les grands génies et les talens extraordinaires, il invitoit ceux qui se sentoient doués de ces talens à prendre sa place, au cas que le Roi y consentît; mais que jusques-là il interdisoient cette habitude de raisonner, qui ne faisoit que donner un très mauvais exemple au soldat. Tous ses ordres, en général, étoient dictés avec esprit, force et énergie, et accompagnés d'un peu de satire.

Les attaques nombreuses des assiégeans demeurèrent sans succès, mais elles faisoient périr tous les

jours du monde. Le Hagelsberg étoit un des points les plus dangereux. Beaucoup de braves officiers et soldats y trouvèrent la fin de leur existence; ceux qui étoient commandés pour s'y rendre étoient dans le cas de dire adieu à leurs amis pour toujours. On regretta beaucoup le brave Capitaine de la Chevalerie, le Major Milde, Scharnhorst etc.

La Judenschanze faisoit beaucoup de mal. On éleva une batterie sur le bastion de Medloch, pour la tenir en respect. Le brave Commandant de Studnitz qui défendoit le Bischofsberg et qui passoit pour le plus excellent tireur, (il pointoit presque chaque canon lui-même) détruisit la Judenschanze jusqu'à sa base. Les assiégeans travaillèrent continuellement à la rétablir et élevèrent au dessous de ce fort, au pied de la montagne, une nouvelle batterie de trois canons.

La redoute Bousmard sur le Grantberg, celles du Zigangenberg et du Stolzenberg firent beaucoup de dommage, Les assiégeans s'emparèrent enfin de la première et avancèrent jusques près des pallisades du Hagelsberg.

Entre les incendies et les dévastations qui eurent lieu dans cet intervalle, on vit sur-tout, avec douleur, détruire la belle allée qui mène à *Aller Gottes Engel*, l'Eglise, les bâtimens qui l'avoisinent, et la brigueterie. L'allée fut plantée après la paix de 1763, de la porte d'Oliva jusqu'à Langenfuhr, et c'est une des plus belles plantations qui existent. Elle est composée

de quatre rangs de tilleuls Hollandois, d'une forme égale, et doit son existence à l'activité de quelques particuliers, sur-tout du bourguemaître de Schroeder et d'un Ecclésiastique. Le terrain sur lequel elle a été établie avec de grandes dépenses est un sable mouvant, et la chaîne stérile des montagnes, depuis la porte jusqu'à Langefuhr, donnoit à toute la contrée un aspect rebutant. On nivela le terrain, on donna à chaque arbre des couches de terreau, et l'on eut le bonheur de former une création que l'imagination eût à peine inventée. Les Danzicois, accoutumés à de beaux paysages, visitoient rarement cette allée; mais les amis de la nature et tous les étrangers l'admiroient; la vigilance attentive sur cette plantation et le soin qu'on en prit, eurent du succès. Ces arbres étoient de la grosseur d'un homme, et de la plus grande beauté. Lorsqu'on les vit tomber, tout le monde fut saisi de douleur, car on ne pensoit pas qu'il fût possible de les rétablir. L'allée souffrit beaucoup des boulets qui la traversèrent et il est à craindre que les arbres qui subsistent encore, ne périssent, si on n'en a le plus grand soin. A compter de Langefuhr, les assiégeans n'avoient abattu que quelques arbres de chaque côté; les habitans de cet endroit prévinrent par leurs prières une entière dévastation. Durant le siège on n'épargna pas le terrain; on alla à cheval et en voiture sur les trottoirs applanis. Depuis la prise de la ville on y a mis des factionaires pour empêcher le désordre. Une partie de l'ancienne allée, depuis la porte d'Oliva jusqu'à

Aller Gottes Engel, fut aussi sacrifiée. Cette contrée a perdu par là son plus bel ornement.

Les sorties et les attaques violentes ayant fait périr beaucoup de monde, on convint d'une suspension d'armes de quatre heures pour enterrer les morts. Dans ce court intervalle, tout Danzig fut sur pied. Chacun sortit de sa cachette, et ceux qui avoient fui à Langgarten et à Niederstadt allèrent visiter leurs maisons, leurs amis et leurs parens. On emporta hors de la ville une quantité de vivres, et l'on mit en sureté plusieurs meubles précieux. Toutes les boutiques furent ouvertes; on vendoit et on achetoit. Le premier coup de canon, à six heures et demie du soir, fit retirer tout le monde; ceux qui s'arrêtèrent trop furent blessés ou tués.

Le sort sembloit avoir préparé au Gouverneur les plus rudes épreuves pour les premiers jours de Mai. Plusieurs braves Officiers furent tués; le courageux Capitaine de Nostitz fit une chute dangereuse avec son cheval; le plus grand désastre fut la perte du Général Laurens et des Lieutenans de Platen et d'Arnim.

Le Gouverneur avoit coutume de donner le mot dans une casematte du Hagelsberg. Il s'y arrêtoit d'ordinaire. On rapporte qu'un Juif, que l'on chercha ensuite et que l'on ne trouva plus, vint s'informer un jour s'il s'y trouvoit. Le Gouverneur sortit un instant de la casematte pour aller distribuer quelques ordres. Le Général Laurens, les Lieutenans de Platen et d'Arnim y buvoient un verre de vin, lorsqu'une bombe y

pénétra et les blessa tous les trois. Platen, jeune officier actif, père de deux enfans, mourut sur le champ, le Général se tourmenta encore quelques jours, Arnim se rétablit. La sensation de douleur, à cette catastrophe, fut générale. On perdoit en Laurens, un brave guérrier, un homme habile et un ami de l'humanité. On accabla de reproches le constructeur de la casematte; on lui attribua toutes les fautes de la plus grossière ignorance. Comment pouvoit-on donner un emploi à des gens qui ne savoient pas même trouver le centre de gravité, ni calculer la force d'une voûte qui devoit être à l'épreuve de la bombe. On avoit élevé aux postes une quantité de ces ignorans qui, peut-être, dans tous leurs travaux, ne cherchoient absolument autre chose que leur gain individuel. Le convoi funèbre de ces deux Officiers fut attendrissant. Le Gouverneur, accablé de douleur, suivit le cortège avec le Prince Czerbatow, et tous les Officiers. On inhuma les deux corps au Langgarten.

Tous ces désastres, tous les événemens sinistres qu'amenoit la multitude des attaques, ne furent que le prélude de la perte irréparable que fit la ville, les journées du 8 et du 9, et d'une manière tout-à-fait incroyable. Au premier instant, personne ne voulut y ajouter foi. On perdit le Holm, île très bien fortifiée, le seul point qui pouvoit entretenir encore la communication, déjà très affoiblie, avec Koenigsberg et la grande armée. Cette île s'élargit vers la ville et communique avec les dehors dont il n'est séparé que par un

fossé; elle a d'un côté la Vistule, de l'autre la Laake pour limite. Cette île a de belles prairies et de bons pâturages, beaucoup de beaux bâtimens, des étables, des moulins, des bâtimens économiques. Le Conseiller privé Simson à qui elle appartient, y avoit encore fait mener la veille 50 belles vaches, plusieurs boeufs et un taureau anglois; preuve évidente qu'on n'avoit pas l'idée que cette île put être prise par l'ennemi. Du côté du Fahrwasser et de Münde le Holm se termine en pointe, et forme une espèce de redoute naturelle.

Le Holm étoit occupé par 1500 Russes et une Compagnie d'Artillerie Prussienne. Il y avoit 15 canons et 5 obus pour sa défense, de grands magasins de poudre, des grenades chargées et des boulets en quantité. Cette île tenoit les assiégés en respect à Schellmühl, à la redoute du Grantberg près de la Laake etc. Elle soutenoit avec efficace le point foible du chantier de la maison des inoculés; c'étoit, de ce côté-là, un dehors qui, selon le jugement des militaires, étoit imprenable; au moins, dans l'état où il se trouvoit. Comme à la Nehrung, l'ennemi ne pouvoit passer la rivière qu'à la vue de la garnison. La ville défendoit le Holm par derrière; le front en étoit défendu par Münde et Fahrwasser.

Cinquante Badois, suivis, après cela, de 200 François, emportèrent le Holm sans perdre un seul homme. La garnison entière fut massacrée ou prise; l'artillerie et les magasins enlevés. Ces cinquante hommes étoient venus courageusement de Schellmühle, traver-

sant la Vistule sur de petites barques, sans canons, armés de leur bravoure seule, et pas une sentinelle ne les apperçût.

On a envelopé dans un si grand mystère la cause de ce désastre, que jusqu'à présent on n'a pu en pénétrer le secret. Les Badois racontèrent depuis que tout le monde dormoit. Il est à observer que le brave et actif Major Wustrowsky avoit dit au Gouverneur deux jours auparavant: „Mon poste au chantier est, à la „vérité, un peu critique, mais je crainds encore plus „les vues que l'on pourroit avoir sur le Holm, et il „me semble qu'il seroit bon de me donner un renfort „de 200 hommes que je puisse envoyer au secours „dans un cas de nécessité." Le Gouverneur approuva la proposition; mais le Prince Czerbatow dit: „Le „Holm est sous notre garde; que l'on ne s'en inquiète „point!" Le Gouverneur lui remontra l'importance du poste et le mit sous sa responsabilité. Wustrowsky se tût; il eût été à souhaiter qu'il n'eût pas gardé le silence.

On prétendit que le Major Utkens, qui commandoit de la part des Russes, ne s'étoit point trouvé à son poste, et que plusieurs officiers avoient été coupables de la même négligence. D'autres prétendent qu'on le trouva au lit, entre les bras d'une femme qu'un Officier Badois emmena, comme bonne prise, à Langenfuhr. On rapporte que le Prince fit au Major les plus dures réprimandes, le mit aux arrêts et le renvoya en Russie. Quel dédommagement pour une telle perte!

On dit encore que les Artilleurs Brussiens, soulevés par les procédés des Russes, passèrent à l'ennemi, et facilitèrent par ce moyen la surprise. Que l'on donne des preuves de pareilles indignités, et que l'on fasse connoître les ames basses qui se livrèrent ainsi pour la ruine de l'Etat. L'opinion la plus vraisemblable est que toute la garnison, sans exception, étoit endormie, si elle n'étoit pas plongée dans l'ivresse. Comment, sans cela, tant d'hommes auroient-ils été tués par un si petit nombre? C'est probablement dans le sommeil qu'ils furent massacrés. Dans le même instant la Kalkschanze fut emportée et les Prussiens, qui la gardoient, furent faits prisonniers.

Un Officier Prussien qui venoit relever les postes étoit si peu instruit de ce qui se passoit, ou bien si ignorant du local, qu'il se livra avec toute sa troupe entre les mains de l'ennemi.

On dit que, dans le premier moment, le Prince proposa au Gouverneur d'aller avec le reste des Russes et quelques bataillons Prussiens reprendre le Holm, et qu'il y consentit; mais que le Commandant déclara que le Gouverneur pouvoit bien disposer des Russes et des bataillons de réserve, mais non du reste de la garnison; que la masse de défense étoit trop foible pour exposer un si grand nombre d'hommes; car on prévoyoit qu'il faudroit en sacrifier plus de mille. Le Gouverneur, (si le fait est vrai) voulut probablement prévenir la grande effusion de sang.

Deux jours plus tard, il ne fut plus possible de

penser à reprendre le Holm. Les vainqueurs s'étoient retranchés. Ils se servirent des provisions qu'ils avoient trouvées pour continuer la dévastation ; ils améliorèrent leur position et leur donnèrent plus d'étendue ; ils construisirent sur la Vistule un pont de bois-flotté qui entretint une communication complète entre eux et la grande armée et forma une liaison directe pour tout le Corps de siège.

Le cas même supposé qu'une forte armée vint forcer la Nehrung, et qu'il fallût lever le siège, le Holm couvroit la retraite, et les assiégeans n'avoient point de perte à craindre. Le Holm et la Kalkschanze dominoient d'ailleurs et flanquoient le Hagelsberg et le chantier de Pockenhausen.

Une seule position des assiégés étoit encore menaçante, celle du *Cavalierberg*. De là et du chantier on mit le feu aux bâtimens du Holm ; une couple de déterminés allèrent même le mettre à la grange principale.

Il n'y avoit plus de communication avec Fahrwasser et Münde, et la ville étoit coupée de la mer. Les provisions qui arrivoient tous les jours à Fahrwasser ne servoient de rien aux assiégés. On ne pouvoit les apporter en ville. Tout au plus quelques téméraires parvenoient-ils à se glisser sur cette route, tels que le Major de Pogwisch, rentré actuellement au service, homme très entreprenant, et qui alla en courier trouver le Roi.

La perte du Holm fit évanouir toutes les espérances que l'on nourrissoit encore à Danzig. On n'ajoutoit

plus foi à toutes les victoires prétendues dont on parloit. Tantôt une aile de la grande armée Françoise avoit été complètement mise en déroute, tantôt les Russes et les Prussiens du Corps de L'Estocq avoient pénétré jusqu'à Marienburg et Dirschau. Il y avoit des gens qui prétendoient avoir été présens à l'interrogatoire du messager qui avoit porté cette nouvelle.

On ne croyoit pas à un secours par la Nehrung; on ne l'attendoit que du côté de la mer. Et comme les flottes Angloises et Suédoises qui avoient été promises n'arrivoient pas, on supposoit qu'il s'équipoit une expédition à Koenigsberg et à Pillau. Plusieurs nouvelles sembloient confirmer cette espérance. Tous les jours on alloit avec des lunettes sur les tours; le télégraphe étoit sans cesse en mouvement.

Aux sollicitudes de la ville se joignoient les fréquentes attaques contre le Hagelsberg qui paroissoit fixer particulièrement l'attention des assiégeans. Ce dehors présentoit déjà l'image d'une lanterne criblée de trous. On construisit de nouveaux ouvrages au Jacobsthor et à la porte d'Oliva, et l'on disoit que l'Eglise de la maison des inoculés seroit abattue en cas de besoin et qu'on éléveroit un bastion à sa place.

Les Prussiens se défendoient en désespérés; plusieurs assauts furent repoussés; il y eut des sorties qui se firent avec tant de succès que les assiégeans perdirent une partie de leurs redoutes, et que leurs canons furent encloués.

La Judenschanze fit de nouveau beaucoup de dégât;

plusieurs grenades traversèrent la Motlau, et des boulets partis à double charge du Stolzenberg vinrent jusqu'à Langgarten et tombèrent sur la Rötzerbahn et les blanchisseries.

Les fuyards vinrent en plus grand nombre du Brabank, du Eimermacherhof et du marché aux poissons. Depuis que le Holm étoit pris, on ne se croyoit pas même en sureté à Langgarten et l'on craignoit que, de ses retranchemens, l'ennemi ne pût raser et anéantir toute la contrée. On étoit en grande inquiétude pour les vaisseaux du port intérieur sur la Motlau.

Le 11 et le 12 le feu continua, jour et nuit, sans interruption; un feu de mousqueterie très vif accompagna celui de l'artillerie. En plusieurs endroits, surtout de la vieille ville, les maisons commencèrent à brûler; mais la vigilance et l'activité des bourgeois arrêtèrent l'incendie. Les gardes bourgeoises faisoient la ronde sans interruption. On établit des postes rapporteurs, et au premier signal on alloit porter du secours.

Le brave citoyen Besser mérite qu'on fasse de lui une mention particulière. L'affinerie étoit en feu, et le laboratoire en danger; il brûla même peu après. Besser craignit qu'il n'y eût encore de la poudre, et, avec quelques autres bourgeois actifs et courageux, il résolut d'en faire la recherche. On en trouva aussi une assez grande quantité dont les inspecteurs paroissoient ne rien savoir. Au milieu d'une grêle de grenades, Besser mit la poudre en sureté. Un Capitaine arriva et l'insulta; mais il ne se laissa point effrayer et continua

son travail. Le Comte Dohna, jeune officier actif, vint enfin avec quelques soldats, et acheva de sauver cette provision. On attribua au Comte Dohna d'avoir sauvé la moitié de la ville qui sautoit en l'air avec le laboratoire s'il eût pris feu pendant que la poudre y étoit; mais il ne voulut point se parer du mérite d'autrui, et content du sentiment d'avoir fait son devoir, il laissa à Besser la reconnoissance de ses concitoyens.

Dans une proclamation du 12, où l'on demandoit des chevaux pour le service des travailleurs et des blessés, on fit valoir la proximité du secours qui arrivoit, pour demander une nouvelle contention de forces. On promit des soins et la guérison aux valets blessés, et des secours aux veuves.

La redoute Rückfort qui avoit souvent été attaquée, le fut de nouveau sans succès, et répondit avec violence. L'officier qui commandoit une demi-batterie d'artillerie à cheval sur les bords de la Vistule, rendit de grands services. Mille voix firent retentir le cri que l'on signaloit une grande flotte. Il parut effectivement un grand nombre de vaisseaux, (on les faisoit monter à 50) qui portoient des troupes. C'étoient des vaisseaux de transport venus de Pillau. On publia la liste des régimens qui montoient en tout à 20000 hommes, y compris les 12000 Russes sous les ordres du Général Kaminsky. On ajoutoit que les assiégeans se rassembloient près d'Oliva et de Brosen pour s'opposer à l'armée qui arrivoit pour faire lever le siège, et l'on proclama, comme une chose certaine, qu'un Corps,

commandé par le Colonel Below, venoit par terre attaquer la Nehrung.

Le 13 au matin, au milieu d'une forte canonade, les boulets vinrent jusqu'à la Niederstadt aux environs de la boulangerie militaire. Le bureau des vivres faisoit dèjà des arrangemens pour se retirer à la nouvelle boulangerie au rempart, où il y avoit une maison à l'épreuve de la bombe. Une bombe de 180 livres étoit déjà tombée chez Nikozowsky au Steindamm, au delà de la Motlau, où elle avoit heureusement éclaté dans la terre.

Mottenbuden souffrit le plus dans cette matinée des coups qui partoient de la Judenschanze; une jeune femme Juive, la fille de Hirsch de Schottland, fut écrasée; les Juifs se mirent tous à crier et à lamenter, et prirent la fuite avec des hurlemens. Leur cimetière étant coupé, elle fut enterrée dans le jardin d'Almond. On prétend que le Gouverneur écrivit au Commandant de Studnitz, qui commandoit au Bischofsberg, un billet assez gai, où il le prioit de tenir en respect cette redoute anti-chrétienne; qu'il n'étoit pas permis qu'une nation s'attaquât elle-même, que les Juifs lui étourdissoient les oreilles, etc.

Le Capitaine de Studnitz prit tout de suite la redoute sous sa protection, et la détruisit complètement par sept bombes dont une seule passa outre. Depuis ce temps, elle ne tira plus.

On reçut la nouvelle positive que les assiégeans avoient reçû de grands renforts, et qu'il leur étoit arrivé de nouveaux transports de munitions.

Le 14, il y eut de nouveau un grand dommage dans la ville, bien que les coups parûssent plus particulièrement dirigés sur les ouvrages. Le nombre des bombes et des boulets qui éclatèrent dans les remparts, dans les fossés, dans la Radaune et dans la Motlau est exorbitant. Les bombes seules étoient au nombre de 70000, toutes Prussiennes, ainsi que la poudre dont elles étoient chargées; de sorte que la Prusse paya chaque coup des assiégeans.

Le bombardement fut très violent ce jour-là; la terre trembloit. On vit plusieurs colonnes ennemies passer le pont à Schellmühl et défiler vers la Nehrung. Les Prussiens attaquèrent, avec un feu épouvantable de canons et de mousqueterie, la redoute du Stolzenberg et les tranchées de Neugarten jusqu'au Hagelsberg; ils repoussèrent trois fois l'ennemi et encloüèrent plusieurs canons. L'affaire fut sanglante.

Les prisonniers et les déserteurs qui diminuoient toujours en nombre dirent unanimément qu'on avoit résolu l'assaut du Hagelsberg, et qu'on pouvoit s'y attendre à toute heure, puisqu'il avoit été reconnu qu'il falloit que le Hagelsberg fût pris.

Le 15, il y eut, de nouveau, beaucoup de sang répandu; l'artillerie faisoit trembler la terre; le feu de la mousqueterie continua des deux côtés sans interruption. La ville souffrit beaucoup. Un boucher qui menoit un boeuf fut tué dans les rues, ainsi qu'un barbier, dans la rue des revendeurs. Plusieurs maisons furent écrasées.

L'armée qui devoit être arrivée pour faire lever le siège paroissoit être dans un parfait repos. On savoit bien qu'il y avoit des troupes dans le voisinage; mais on ne les voyoit pas agir. Le Télégraphe ne donnoit que des rapports incomplets; on commença à croire que tout l'établissement étoit fautif, et que le Commandant de Münde ne savoit pas mener la correspondance. C'étoit le Colonel de Schaper; l'opinion publique ne lui étoit pas favorable. Il paroissoit n'avoir pas beaucoup de capacité, et être sujet à la boisson. Ce n'est pas notre objet de publier des fautes et des imperfections qui n'ont peut-être eu lieu qu'à moitié. Nous n'avons pas eu lieu de présenter le Colonel de Schaper comme homme d'état et homme du monde; nous ne l'avons envisagé que sous le point de vue de sa fidélité envers le Roi, et de sa bravoure personnelle. Si, dans l'époque la plus marquante de sa vie, il ne s'est pas montré d'une façon bien brillante, il faut espérer qu'il publiera sa défense, si en homme d'honneur, il ne veut pas être confondu avec ceux qui, dans cette occasion, se sont couverts d'opprobre, et ont payé leur Souverain d'ingratitude.

Avant lui le digne Commandant de Bonhorst avoit commandé à Weichselmünde. Il étoit déjà Commandant lors de la prise de possession par les Prussiens. Sous le gouvernement de Manstein, Schaper fut mis à sa place. Peut-être les choses se fûssent-elles passées tout autrement, si Bonhorst eût gardé son poste.

On avoit assez de preuves que les Russes atta-

quoient; mais la question est de savoir si l'on étoit suffisamment instruit de leurs mouvemens dans la forteresse, et en état de s'y joindre. Vraisemblablement ne savoit-on rien de déterminé; on n'avoit que des conjectures.

La cavalerie partit, et tout se mit en mouvement. Il se forma près de Heubude un corps ennemi, la redoute de Rückfort fit un feu violent. Cependant au bout de quelques heures, tout rentra dans la forteresse. Le public parut irrité de l'inaction des Russes; la suite fit voir cependant qu'ils n'avoient pas été sans activité. Le Général Kaminsky attaqua trois fois les redoutes de la Nehrung, et en emporta quelques-unes à la bayonette. Mais il en trouva toujours davantage et fut contraint d'abandonner ses avantages avec des pertes considérables. Les François firent voir combien la Nehrung étoit importante et de quelle manière elle pouvoit être défendue. Il n'a pas encore paru de relation officielle des Russes depuis leur descente jusqu'à leur départ. Elle sera probablement publiée pour réfuter le reproche d'avoir laissé Danzig à l'abandon.

Le 16, la canonade continua sans interruption; le temps étoit couvert et très-mauvais. Le ciel s'éclaircit un peu après midi, et l'on vit une colonne ennemie se former à Heubude. Il s'éleva près de Münde une fumée épaisse. On supposa que c'étoit pour cacher les mouvemens du Télégraphe.

La nuit du 17, plusieurs bombes tombèrent dans la ville. Le feu continua toute la journée. L'explosion

n'étant pas forte, quoique le dommage fût considérable, quelques personnes s'imaginèrent que l'on se servoit d'une poudre particulièrement composée. Le Secrétaire Güldenberg du Consul Suédois fut tué dans la rue du St.-Esprit devant la maison de Nonhübel; il fut généralement regretté comme un jeune homme qui avoit beaucoup de connoissances. Plusieurs personnes eurent, cette journée-là, le même sort. Deux grenades atteignirent le quartier de Langgarten.

Comme la garnison faisoit de grands mouvemens, on craignoit une attaque générale qui cependant n'eut pas lieu. De la redoute des Cosaques, du Blockhaus et du corps de garde de la Motlau, on tira violemment contre le Holm. Il y eut des actions sanglantes sur le Hagelsberg. Les parlementaires furent envoyés de part et d'autre. On commença à douter de la réalité d'une armée qui fît lever le siège et à se dire que les assiégéans étoient plus forts qu'on ne l'avoit cru, bien que l'on racontât que les Russes et les Prussiens avoient pénétré jusqu'à Dirschau.

Il tomba la nuit de boulets qui ressembloient à des amorces Leur explosion, en crévant, n'étoit pas forte, mais elle faisoit beaucoup d'effet. Le feu ne fit cependant point de progrès.

Une petite guerre intérieure allarma la Niederstadt. Les compagnons et les garçons de la nouvelle boulangerie militaire au rempart voulurent traverser le chantier de Döring pour avoir communication avec la seconde batterie. Le propriétaire ayant fermé la porte à

clef, ils l'abattirent à coups de hache. Le Gouverneur publia à ce sujet un ordre sévère, et fit punir les coupables.

Le 18, tout fut tranquille. On répandit la nouvelle d'un combat au désavantage des assiégeans entre Zoppot et Oliva. On raconta qu'une partie de la flotte s'étoit portée sur l'île de Héla pour prendre l'ennemi à dos. Ce n'étoient que des bruits sans fondement. Le brave Lieutenant de Losch et le Capitaine de Kameke furent tués à l'attaque du Hagelsberg.

Le Gouverneur fit défendre de ramasser des boulets ennemis pour les fondre; on devoit les livrer tous au Lieutenant de l'arsenal. On rapporta que le Télégraphe avoit indiqué que les troupes auxillaires ne pouvoient point agir jusqu'à ce que le corps de Below qui venoit par la Nehrung fût arrivé, et qu'il eût poussé ses postes avancés jusqu'à Nickelswalde. On ajouta que les mouvemens de l'ennemi paroissoient annoncer sa retraite.

Vers 10 heures du soir, il se fit des ouvrages ennemis une furieuse canonade contre la ville et les dehors. Le Hagelsberg fut attaqué plus violemment que jamais. Quinze soldats en avoient déjà gagné la pointe; mais ils furent faits prisonniers. Les assiégeans furent obligés d'abandonner leurs avantages.

La nuit fut terrible et fort meurtrière. Ce ne fut que vers 6 heures du matin que le feu épouvantable de l'artillerie et de la mousqueterie commença à baisser. Quinze soldats tentèrent de déserter avec plusieurs

sacs à poudre; mais ils furent attaqués par dix braves fusiliers et ramenés. Les désertions continuèrent, surtout dans les régimens de Courbière, Homberger et Dierike.

Le 19, une forte pluye empêcha toute manoeuvre importante. Après midi, le temps s'éclaircit, et un vent violent souffla vers la ville.

A 4 heures toute la ville fut en allarmes. Tout le monde courut sur les remparts de Langgarten et du corps de garde de la Motlau, d'où l'on voyoit arriver à pleines voiles une frégatte à trois mâts qu'on prétendoit être Angloise. On disoit que cette frégatte vouloit briser le pont à la pointe du Holm, en forçant de voiles, détruire la redoute de Schellmühl, la Kalkschanze et le Holm et arriver à la ville.

Au même instant, il s'éléva un feu épouvantable; tous les bastions des assiégés et des assiégeans retentirent comme de coups de tonnerre, le feu de la mousqueterie ne cessoit point, la ville et la contrée se couvrirent de fumée, de grands cris se firent entendre de tous côtés. La frégatte donna trois bordées. Chacune porta; les objets sur lesquels elles étoient dirigées, volèrent en l'air, et la dévastation en marqua les traces. — Tout-à-coup, le bâtiment parut arrêté et ne tira plus.

Cent voix s'écrièrent: „le vaisseau est pris, il a „baissé le pavillon!" D'autres prétendoient le contraire; ce n'étoient que disputes et insultes. Le vent, continuant avec force, éclaira les objets, et l'on vit le

vaisseau immobile; la proue avoit touché le fond. Le pavillon et les banderolles étoient baissés; il s'y faisoit beaucoup de mouvement. On alla avec des lunettes sur la tour de Langgarten, pour se convaincre du fait auquel personne ne vouloit ajouter foi.

Toute cette catastrophe fut l'affaire d'une demi-heure, pendant laquelle on vit et on entendit de Danzig le feu le plus redoutable. On dit que le Gouverneur, actif et présent par-tout, dit à ce spectacle: „*Vailà notre tombeau!*"

La troupe nombreuse des spectateurs retourna avec chagrin chez soi ou au jardin de Fritsch. Vers 6 heures, on apporta la nouvelle que les troupes du vaisseau avoient été menées à Langenfuhr et que l'on en tiroit la charge et les canons.

Cette frégatte portoit 26 pièces de 24 livres et outre les matelots anglois destinés à la conduire, 50 hommes des chasseurs francs de Krokow, plusieurs officiers, au nombre desquels étoit l'aide de camp du Prince Czerbatow, et le Capitaine Prussien de Braun comme courier. Elle étoit chargée d'une grande quantité de vivres, de 150 quintaux de poudre, d'avoine, de 300000 Risdalers en numéraire, et d'une quantité de lettres et de provisions. Le tout tomba entre les mains des vainqueurs.

On accusa le Capitaine Anglois d'une lâcheté déshonorante. Il devoit, disoit-on, faire sauter la frégatte, lorsqu'il ne voyoit plus de moyen de la sauver. En général, le malheur et la maladresse se réunirent dans

toutes les opérations et dans tous les événemens pour seconder les vues de l'ennemi qui agissoit par-tout avec prudence et avec réflexion, et faisoit servir chaque petit avantage à en acquérir de plus grands.

Encore aujourd'hui il règne un mystère impénétrable parmi le grand nombre de personnes qui furent actives dans cette occasion, et qui subirent l'interrogatoire. Plusieurs condamnèrent le pilote lamaneur d'avoir été traître ou au moins ignorant. Le plus grand nombre accusoit le Colonel de Schaper qui, pris de boisson, à son ordinaire, répondoit à chaque représentation: „*Le vaisseau doit partir, je l'ordonne!*"

Les bâteliers, matelots, lamaneurs et les habitans de Münde avoient remontré, dit-on, que le vent n'étoit pas favorable, qu'il falloit encore attendre etc.; leurs remontrances furent infructueuses. Le capitaine Anglois ne paroit pas moins coupable; mais l'on demande s'il n'étoit pas obligé de déférer aux ordres du Commandant de Münde. Il eût d'ailleurs été raisonnable de faire cet essai avec un vaisseau dont la charge fût moins importante. Le lamaneur qui avoit mené le vaisseau, se sauva. Il fut arrêté depuis, et l'on dit qu'il s'est justifié.

Mais le vaisseau pouvoit-il briser le pont à la pointe du Holm? Les mariniers répondent que cette opération n'est qu'un jeu, et qu'un bâtiment de cet ordre coule à fond le plus grand vaisseau en faisant voiles contre sa masse. Et si la frégatte fût arrivée à la ville, le gain qui en résultoit étoit incalculable. Les en-

nemis étoient obligés d'abandonner le Holm, et les redoutes de Schellmühl et de Logau, ainsi que la Kalkschanze étoient réduites en poudre.

La frégatte perdue, les plaintes au sujet de la disette de poudre devinrent plus générales. On n'y avoit pas cru jusques-là On avoit supposé qu'à l'aide des divers moulins qui étoient près de la ville et de l'abondance des matériaux qui existoient en réserve pour sa fabrication, Manstein auroit pu, dans l'intervalle du mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars, rassembler assez de poudre pour faire sauter la terre jusqu'à la lune.

La nuit suivante fut assez tranquille. Le 20, au matin, les décharges de l'artillerie et le feu de la mousqueterie recommencèrent avec plus de violence. Le Secrétaire Güldenberg fut solennellement enterré l'après-midi selon le rit Suédois.

Vers 5 heures, le feu de la mousqueterie redoublant, on crut qu'il se livroit un assaut au Hagelsberg. C'étoit une violente sortie des Prussiens où le Capitaine de Roggenbalke périt. Le brave Major de Bousmard, qui remplaçoit le Général Laurens, avoit été tué auparavant d'une balle de fusil sur le parapet, dans le moment où il faisoit redoubler d'activité les travailleurs, et indiquoit les points menacés. Il mourut en peu de minutes. On fit en lui une grande perte.

Le Lieutenant de Vink se distingua à la tête de 150 volontaires; il fit enclouer plusieurs canons et fermer des tranchées. L'avantage auroit été plus grand, si les Dragons et les Hussards qui étoient armés de crocs et

de bêches pour fermer les tranchées, n'eûssent pas pris la fuite, en abandonnant leurs outils. Les braves fusiliers fermèrent les tranchées avec les mains, jusqu'à ce qu'une forte colonne ennemie les empêcha de poursuivre leur ouvrage.

Le 19 et le 20, la ville n'avoit pas beaucoup souffert. Le 21 au matin, le feu fut modéré. Vers 6 heures, les assiégeans commencèrent à tirer de tous leurs forts, avec violence, sur les ouvrages, particulièrement sur le Hagelsberg. On ne répondit que foiblement à cette canonade. Elle dura trois heures. Des masses entières voloient en l'air, et l'effet fut épouvantable. Les bruits qu'on répandit d'une victoire remportée et de la proximité du Corps de Below qui devoit être en marche, ne purent affoiblir l'impression de ce désastre. On étoit las de prêter l'oreille à tous ces bruits qui n'étoient point fondés, et l'on ne s'en tenoit qu'à ce que l'on voyoit, et à ce qui arrivoit réellement. Se parloit-on en secret? c'étoit pour se dire que la place ne pouvoit éviter de se rendre.

Les vivres pour la subsistance de la garnison avoient beaucoup diminué. On disoit, à la vérité, que les marchands seroient tenus de livrer les provisions qu'ils avoient en réserve pour les équipages de vaisseau, mais on se demandoit si ces provisions existoient réellement.

La canonade du matin avoit été une des plus redoutables. Les gens souffroient à tous les postes, et particulièrement sur le Hagelsberg qui étoit tout criblé.

Il ne vint dans la ville que les boulets qui passoient par dessus cet ouvrage.

Vers midi il y eut un peu de repos, mais l'après-dînée la tempête fut plus violente qu'elle ne l'avoit jamais été. Les assiégeans attaquoient presque sur tous les points de l'énorme chaîne autour de la ville. L'attaque au Hagelsberg, au chantier de Pockenhausen et au Blockhaus fut très redoutable. Le combat s'étendit jusqu'à Heubude sur la Nehrung. Le feu de la mousqueterie fut très meurtrier, les deux partis étant à une très-petite distance l'un de l'autre.

Les Cosaques avec une partie de la cavalerie sortirent de la ville et traversèrent près du Ganskrug. La vaste étendue de terrain jusqu'à Heubude étoit semée de combattans. Les Hussards noirs et les Hussards rouges se distinguèrent, et conduisirent les Cosaques. On fit quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvoit un Officier Polonois dont le Cosaque avoit mis le beau bonnet sur sa tête. En tout, la perte ne fut pas considérable. Enfin les assiégeans firent avancer de l'infanterie hors du bois, près de Heubude, et les Hussards et les Cosaques se retirèrent.

Cette vive attaque et cette épouvantable canonade terminèrent les assauts et les attaques près de Danzig. Un parlementaire vint peu après dans la ville, et un second le suivit au bout de quelques heures. Quelques coups furent tirés pendant la nuit; vers le matin, tout fut tranquille.

Le 22 au matin à 6 heures il n'y avoit pas encore

eu un coup de tiré. Les Danzicois parlèrent de suspension d'armes; mais sans en avoir de certitude ni d'avis. A 7 heures, quatre Grenadiers François de la Garde de Paris furent amenés prisonniers par les Cosaques, et livrés à la porte de Langgarten. Ils en appellèrent à la proclamation de la suspension d'armes qui devoit avoir été faite depuis 6 heures. Ils disoient n'avoir voulu que boire un coup avec les postes avancés, sur quoi ils avoient été entraînés par les Cosaques.

Ils restèrent assis environ une heure dans le Corps de garde. Au bout de ce temps, il vint un ordre du Gouverneur de les laisser partir sur le champ, et en cas qu'on leur eût pris quelque chose, de le leur restituer, sous peine de mort. La suspension d'armes fut mise par là hors de doute, et de nombreuses troupes d'habitans se rendirent incontinent à la ville.

Le Gouverneur avoit déjà précédemment fait un emprunt. On recueilloit un second impôt d'un pour cent sur les biens; la plus grande partie en étoit cependant encore en arrière. Une proclamation ordonna de payer sous peine d'exécution. Les marchands avoient déjà été avertis auparavant de se faire donner des certificats de la Chambre pour ces sommes et pour diverses livraisons de bled, de bois et de divers autres objets. On ajoutoit que ceux qui ne prendroient point cette précaution seroient regardés comme, s'ils se tenoient pour payés.

Le 23, il y eut un entier repos. Tout le monde parloit de la reddition de la ville et de la capitulation.

Les gens vinrent par centaines demander des passe-ports; la liste fut remise au Maréchal Lefevre, et on déclara que le Gouvernement n'en signoit plus.

Après que les parlementaires eurent fait toute la journée des courses de part et d'autre, la nouvelle se répandit qu'à minuit les hostilités recommenceroient. Tous les Officiers et les gens commandés furent obligés de se rendre à leurs postes. On parloit d'un assaut général et d'une défense épouvantable. Le Général Drouet vint fort tard dans la ville. On étoit dans l'attente la plus inquiète, et peut-être n'y eut-il pas durant tout le siège des heures aussi terribles que celles qui s'écoulèrent jusqu'à minuit entre la crainte et l'espérance.

On remarqua que le parlementaire qui étoit arrivé à onze heures, n'étoit pas encore parti à minuit. L'heure fatale sonna, et tout demeura tranquille. On parloit différemment des articles de la capitulation. Six millions d'écus, disoit-on, devoient être payés pour la contribution, on devoit faire un présent volontaire aux soldats françois et alliés, la garnison devoit être faite prisonnière de guerre, etc. Il régnoit un profond silence sur la réalité de ces articles. Plusieurs étrangers, sur-tout de la campagne, quittèrent la ville, munis de passe-ports que le Maréchal Lefevre avoit contresignés.

Le 24, on parla plus généralement de la capitulation, comme d'une affaire terminée. Le bruit se répandit en même temps que l'armée Prussienne et Russe avoit été défaite. On ajoutoit que le Major de Pagwisch étoit venu déguisé en porter la nouvelle. On par-

loit d'une députation que le Corps des marchands vouloit envoyer à Napoléon.

Les lettres interceptées sur la frégatte compromettoient, à la vérité, beaucoup de personnes; mais il est faux qu'aucun individu en ait éprouvé le moindre désagrément.

Il n'existoit pas encore de proclamation; mais tous les arrangemens qui se faisoient annonçoient la retraite prochaine de la garnison. Le 25, on n'eut plus aucun doute. Par-tout on arrangeoit et on empaquetoit; les articles de la capitulation demeurèrent secrets, et les Officiers François de l'Etat-major eux-mêmes les ignoroient ou feignoient de les ignorer. On ne parloit point de Münde et de Fahrwasser; quelques personnes prétendoient que les Commandans de ces deux endroits avoient dit que la capitulation de la ville ne les regardoit pas; aussi ces deux forts ne pouvoient-ils être pris, ni du côté de la ville, ni du côté de la mer.

Une quantité de soldats François vinrent dans la ville. En peu d'instans tous les cabarets furent remplis. On s'est plaint d'excès et de refus de payemens. Cette dernière irrégularité pouvoit venir de ce qu'on ne s'entendoit pas; mais il n'y eut point d'excès, et tout ce que l'on a avancé à cet égard est faux. Les vainqueurs témoignèrent une allegresse modérée, et la conduite des Danzicois auroit pu faire naître des excès, si les François y eûssent été disposés.

Etoit-il prudent de permettre l'entrée de la ville à tant d'individus François avant de leur avoir cédé l'une

des portes ou l'un des ouvrages avancés? c'est ce que nous ne décidons pas. On prétend que ce fut la cause de la désertion extraordinaire qui eut lieu dans la suite; mais nous croyons que les François n'en sont point coupables.

Les mouvemens du 25 annoncèrent évidemment qu'on devoit, à chaque instant, s'attendre au départ. La Cavalerie se forma, on chargea les voitures, les Prussiens, les Polonois, les Russes, les François se pressoient en masse dans la ville; cependant tout se passa paisiblement; un seul Officier (de Kettler) s'opposa à la précipitation avec laquelle entroient les François, et repoussa particulièrement ceux qui escaladoient les remparts du Hagelsberg.

On vida, autant qu'il étoit possible, tous les magasins de provisions, sur-tout les boulangeries. Les Officiers Prussiens paroissoient fort abattus, et bien que chacun prétendit savoir que la garnison sortiroit avec tous les honneurs militaires, une douleur muette s'exprimoit sensiblement.

Le 26, il y eut du désordre. Dès le matin, les vainqueurs occupèrent le Bischofsberg et le Hagelsberg. Dans la ville, quelques soldats indisciplinés se joignirent à de la populace et pillèrent la nouvelle boulangerie du rempart; ils arrachèrent même de la maçonnerie les chaudières de cuivre qu'on n'y avoit établies que depuis huit jours. Ils furent chassés par des gens d'une meilleure conduite; mais il se perdit beaucoup de farine, de pain etc.

Les magasins et les maisons où l'on avoit rassemblé des vivres souffrirent le même pillage, particulièrement l'arsenal où se trouvoit encore entassée une quantité de drap, de manteaux, de toile etc. Beaucoup de désordres commis par la populace furent mis sur le compte des soldats. Il y a beaucoup de corruption dans la basse classe à Danzig; tout le monde déroboit; on alloit jusqu'à arracher les palissades, les pieux, les espaliers du rempart.

Déjà ce jour-là beaucoup de soldats désertèrent; mais la scène la plus révoltante eut lieu le 27. La garnison sortit avec la musique militaire, enseigne déployée, mèche allumée, suivie de tous ses canons et de ses chariots de bagage. Elle se posta à Langgarten, Des torrens de larmes furent répandus, cette scène étoit déchirante. La physionomie du Gouverneur exprimoit le sentiment qu'il avoit de son mérite; mais en même temps une douleur profonde et une vive émotion. Il retraçoit, sans doute, à son souvenir tous les événemens qui avoient eu lieu, et tout ce qui s'étoit réuni pour lui arracher les lauriers qu'il auroit pu recueillir en sauvant Danzig. Le temps, qui dévoile la vérité, fera connoître un jour les causes de ce désastre et ceux qui y ont concouru. Aujourd'hui tout est encore mystère à cet égard, et ne repose que sur des traditions qui se contredisent réciproquement,

Après le cantique du matin entonné par les hautbois, on sonna la trompette et les tambours firent entendre leurs roulemens. Le moment de la séparation arriva — un cri se fit entendre — *Marche!*

Quelle scène douloureuse alors pour le brave Gouverneur, et pour tous les braves Officiers! Des milliers de soldats jetèrent par-terre leurs fusils, leurs casquets et leurs gibernes, plusieurs mêmes leur uniforme et s'en allèrent. Ils ne purent être retenus ni par les prières, ni par les représentations, ni par les menaces. Il y eut des Compagnies dont il ne resta que cinq à six hommes. Obligés à ne plus servir de toute une année, après s'être battus long-temps jour et nuit, ils ne vouloient pas s'exposer à être traînés encore bien loin. Il n'y eut point de moyens de violence à mettre en usage pour les retenir, les François n'arrêtèrent personne. Quelques-uns même dirent ouvertement aux Officiers: „Il fait beau maintenant d'en venir à la prière avec „nous! Nous étions ci-devant vos chiens, frappés de „vos bâtons dans la figure et dans le ventre, vous n'a„viez aucun égard à notre vie et à notre santé, vous „saviez nous soustraire ce que le Roi nous donnoit," et mille autres choses pareilles. Tout ce qui peut, en général, plonger un militaire dans la douleur la plus profonde eut lieu dans ce moment.

Le Gouverneur partit avec ceux qui étoient demeurés tranquilles, et marcha par la Nehrung. D'indignes calomniateurs répandirent le bruit que l'on ne tiendroit pas la capitulation, et qu'à la sortie de la ville, la garnison seroit faite prisonnière de guerre. Il n'y avoit cependant rien qui pût donner lieu à de pareils propos; les vainqueurs tinrent strictement la parole qui avoit été donnée.

L'hôpital étoit rempli et demeura dans la ville, avec quelques Officiers pour le garder. Il y resta de même un Major Heinrichsdorf, Danzicois, et qui, avant le gouvernement Prussien, occupoit déjà un poste militaire. Il avoit déjà su se procurer plutôt le poste de directeur d'hôpital, et eut la prudence d'éviter, durant le siège, les positions et les commandemens où il y avoit le plus de danger.

Plusieurs de ses Compatriotes l'accusèrent d'avoir été sans pitié, et d'avoir même maltraité des blessés. Cette imputation est du nombre des propos vagues et hazardés qui prouvent que l'on est plus enclin à croire le mal que le bien. Ce Major n'étoit pas un héros. On demande s'il fit bien de tirer son épingle du jeu dans la crise actuelle; plusieurs de ses collègues en firent bien davantage.

La mortalité, sans doute, fut assez grande dans les hôpitaux, tous transférés à Langgarten, et dut être telle par la grande quantité de gens dangereusement blessés. Cela n'empêcha pas qu'il n'y eût une inspection et des soins exemplaires. Les malades amis ou ennemis, recevoient tout ce dont ils avoient besoin; les habitans s'empressoient à fournir des bandages et de la charpie, et il faut rendre justice au Gouvernement qui, de tout son pouvoir, adoucit le sort de ces infortunés.

Les gens de service.

Plaisanterie.

On n'ignore pas que des régistres, des nomenclatures alphabétiques ont présenté souvent par la réunion de quelques noms, de singulières affinités. *) Il se trouve des assemblages de mots qui présentent un sens, tantôt naturel, tantôt extraordinaire. Le plus sévère Caton déride son front à une telle lecture, et les réflexions qu'elle fait naître ne sont pas dénuées d'intérêt. L'ordre alphabétique fournit, à cet égard, des combinaisons de toute espèce.

Un Critique d'un dictionaire des gens de lettres a animé sa notice par le tableau de l'armée des littérateurs présentés dans le sens des noms qu'ils portent. Il a fait le calcul du nombre des Maréchaux, qui ont forgé sur les enclumes du Parnasse, de Boulangers qui ont pétri les fournées littéraires etc. Il a cherché dans l'histoire naturelle les Racines qui ont produit les plus belles pousses, les Corneilles qui ont coassé les plus beaux vers; il nous a fait connoître les Tasses, les Fontaines où se trouvoit la liqueur la plus exquise etc. etc.

*) Le mot d'*ane* et celui de *docteur* se trouvant dans un même vers de Boileau, un apprentif libraire mit au régistre, sans y entendre malice : *Docteur*, voyez *Ane*. *Rém. du Trad.*

J'ai pris en main, en me nourrissant des mêmes idées, le Tableau de la maison et des Officiers d'un Souverain et j'y ai trouvé des gens de service de toutes les classes, de toutes les conditions, de tous les règnes de la nature, des êtres sublunaires et des êtres célestes, des Dieux, des Anges, des Démons. Il étoit servi par un Doyen, 3 Moines, 6 Rois, un Cardinal, 2 Ducs, un Comte, un Cadet. Il avoit parmi ses gens 3 Bergers, 4 Bouvier, 2 Valets, 5 Maîtres, 3 Nobles, 2 Honorés, un seul Chrétien. Je vis autour de lui 5 François, 2 Romains, 3 Anglois, 4 Forts, 3 Richards, un Bossu, 2 Begues, 6 Maires, 7 Gardes.

Le Ciel et la Terre lui avoient fourni 3 Vallées, 4 Monts, 2 Fontaines, un Buisson, un Hêtre, un Poirier, 2 Frênes, 3 Chênes, 2 Noyers, un Pin, 5 Branches, 3 Fleurs, 2 Roses, 3 Rosiers, 2 Glands; le règne minéral 3 Pierres, un morceau d'Ambre, de l'Or, de l'Argent et du Fer. L'Année lui donna Mars, Avril, Mai et Juin.

Il choisit parmi les couleurs le Blanc, le Rouge, le Vert et le Brun.

Le règne animal lui livra un Lion, 3 Loups, 3 Renards, 7 Lièvres, un Boeuf, un Aigle, un Pinçon, 2 Faucons, un Pigeon, 3 Coqs, un Pied de Coq, 4 Poulets.

Les rivières lui fournirent 2 Harengs, 3 Truittes, 4 Brochets, un Saumon,

Il tira de la classe des artisans et du commerce, 3 Serruriers, 4 Marchands, 2 Charbonniers, 5 Bou-

langers, 2 Mitrons, un Tourneur, 2 Pelletiers, 3 Charpentiers, 3 Potiers, 7 Meuniers, 8 Maréchaux.

Il y avoit encore à son service 2 Barbes, 2 Fours, une Epée, une Anne, 2 Broches, 6 Cartons, 4 Moulins.

— Prenez la liste des armées, vous y trouverez les mêmes combinaisons. Que résulte-t-il de ce tableau? Il nous aura au moins amusé un moment.

ANECDOTES.

En Septembre 1806, un soi-disant marchand de vin de Bourdeaux passa par **. Il s'arrêta chez un restaurateur, lui présenta la note de ses vins, et lui demanda sa pratique pour un établissement nouvellement monté. Le restaurateur s'entretint long-temps avec lui, et ne pouvoit se convaincre qu'il fût du métier. Les convives arrivèrent; on parla de la guerre, et le prétendu marchand de vin écouta fort attentivement ce qui se disoit. Quelqu'un de la société parla des positions que les Prussiens auroient à prendre, et marqua avec les verres de vin les points qu'il falloit occuper. Il parloit des routes et des défilés de Kronach, Steinach, Lobenstein etc. lorsque l'Etranger demanda tout à coup: „n'avez-vous point de carte?" L'hôte en apporta une sur le champ; on l'étendit sur la table, on fit la démonstration de ce qui avoit été dit, il marqua d'un crayon les points indiqués, et s'informa d'abord après si la carte étoit à vendre. „Je vous en fais

„cadeau, mon Officier!" lui répartit l'hôte. — „Mer-
„ci, mon camarade," dit l'étranger en souriant, mit la carte en poche et vida son flacon. — „N'avez-vous
„rien à mander à Saalfeld? — Pas pour le moment;
„mais quand vous arriverez à Lobenstein, présentez
„mon respect à l'armée. Pour ce qui concerne vos
„commissions de Bourdeaux — Nous attendrons jus-
„qu'après la St.-Martin."

Il partit, et personne ne douta, ni de son état ni de sa mission.

„Je cherche un espion, disoit le Colonel * *. Mon-
„sieur le Bourguemaître pourroit-il me recommander
„quelqu'un qui voulût se charger de cet office?"

„Nous avons, dit le bourguemaître, un fin ma-
„tois dans notre petite ville. Il est tailleur de son mé-
„tier, il entend la politique, peut-être accepteroit-il
„cette mission si Monsieur le Colonel — Cela s'en-
„tend. De pareils services doivent être payés, sinon,
„on envoye l'espionnage au diable. Faites-le venir ici;
„je lui donne huit gros par jour. — Monsieur le Co-
„lonel! un homme de cet ordre gagne honnêtement
„ses douze gros. — Je ne puis donner autant, nous
„n'avons point de fond pour l'espionnage."

Un moment après les Hussards amenèrent un homme qu'ils avoient arrêté comme espion. „Que
„donne-t-on chez vous à un espion?" lui dit le Colonel. — „Je ne le suis point, répartit cet homme;
„mes passe-ports prouvent que je suis messager; on

„m'envoye à ** avec ces lettres. Mais j'ai entendu „que, pour des actes de complaisance pareils, les „François payoient six Louis par jour."

„En ce cas nous sommes perdu, dit le colonel; „je ne puis donner que dix gros, et encore faut-il que „j'y mette du mien."

---

*Lettre d'un Officier Prussien à son ami S**n à B**n.*

Le 7 Janvier 1807.

Vous souhaitez d'être instruit de la conversation que le Major de Lichnowsky de Glogau eut avec le Général Vandamme, lorsque le Gouverneur de Reinhardt l'envoya comme ôtage avec le Lieutenant de Delpons dans le quartier-général à Ziebern. La voici.

Le 2 Décembre après-midi, 3 parlementaires vinrent trouver le Gouverneur de Reinhardt. On parla hautement d'une capitulation prochaine; le militaire et le civil même ne la souhaitoient point. On espéroit un secours qui feroit lever le siège, et par lequel on échapperoit à la destinée qu'on éprouva depuis. La reddition de la forteresse ne fut connue que d'un petit nombre d'Officiers de l'Etat-major; les autres ainsi que les Officiers subalternes n'en reçurent point connoissance.

A 5 heures du soir le Major de Lichnowsky et le Lieutenant de Delpons du régiment vacant de Greve-

nitz reçurent ordre d'aller se rendre comme ôtages à Ziebern au quartier-général, et de s'annoncer chez le Général Vandamme. Le Lieutenant de Delpons alla en voiture avec le Président de Massow et ils arrivèrent à 8 heures du soir à Ziebern. En sortant à cheval de la ville le Major de Lichnowsky trouva près de la porte de Breslau 40 à 50 hommes de cavalerie. Il en fut effrayé. C'étoit un triste présage d'une reddition que l'on ne croyoit cependant pas si prochaine.

Ils furent tous très bien accueillis du Général. Ils y soupèrent dans la société de plusieurs Généraux et Officiers de l'Etat-major, et il ne fut point parlé du tout de la reddition de la ville. Le lendemain le Général fit inviter le Major et le Lieutenant à déjeûner, et l'on garda le même silence. A la fin du déjeûner, le Général dit au Major: „je vais en voiture à Glogau; „voudriez-vous y prendre place avec moi, et laisser „votre cheval à Monsieur le Lieutenant?" Le Major accepta la proposition. Après quelques instans de marche, ils eurent l'entretien suivant:

V. Comment avez-vous pu tenir si long-temps avec votre foible garnison? La situation où se trouve la forteresse m'est très connue. Vous n'avez pas 2000 hommes, et à peine pouvez-vous occuper les dehors. Vous avez eu, en un coup, une désertion de 100 hommes.

L. Je suis content qu'il ne soit pas déserté un seul homme de ma Compagnie.

V. Je suis surpris que Glogau, qui n'a point de se-

cours à attendre, n'ait pas suivi l'exemple des grandes forteresses de Magdebourg, Stettin et Cüstrin qui se sont rendues à la première sommation.

L. Vous me pardonnerez, mon Général! si je tiens le langage que doit tenir tout honnête homme qui demeure fidelle à son Roi, et qui n'oublie point ce qu'il doit à sa patrie. Les troupes Françoises sont braves. Vous êtes trop juste pour tirer des conséquences rélativement au tout. Nous nous serions attirés de votre part les reproches les plus mérités si nous avions cédé la forteresse sans opposer de résistance.

V. Toute forteresse tombe lorsqu'il ne vient point d'armée pour faire lever le siège.

L. Cela est vrai; mais un homme d'honneur doit mettre tout en usage et laisser venir les choses à la dernière rigueur avant de penser à la reddition d'une forteresse.

V. Vous aurez remarqué que tout étoit prêt pour l'assaut, et que les échelles étoient déjà amenées au pied des ouvrages.

L. Tous ces préparatifs ne disposent pas encore un brave Soldat à se rendre.

V. Et si nous eûssions tenté l'assaut?

L. Vous auriez perdu trois à quatre mille hommes, et il est encore incertain que vous eûssiez pris la forteresse.

V. Nous aurions renouvellé l'assaut, et que seroit alors devenue la garnison?

L. Un bon Soldat doit savoir ce qui se passe dans des cas pareils, et ne pas perdre la tête.

Dans ce moment ils approchèrent de Glogau et le Général dit au Major: „Si tout le monde avoit agi selon „la façon de penser que vous m'avez manifestée, nous „n'en serions peut-être pas encore si loin." En arrivant à la porte de la ville le Major vit avec surprise et avec douleur la garnison déjà sous les armes.

Encore quelques réflexions sur la chute des forteresses Prussiennes.

Il est connu que la ruine de la Prusse doit particulièrement être attribuée à l'oubli du devoir de la part des Gouverneurs, qui seul rendit impraticables tous les moyens qu'on auroit pu employer pour arrêter les suites d'une bataille malheureuse, rallier le reste des forces militaires, les combiner et les organiser de nouveau. Les négociations de paix avoient pris la tournure la plus favorable dans le temps où le vainqueur approchoit avec rapidité de la Vistule; mais la nouvelle inattendue de la prompte reddition de Magdebourg empêcha qu'elles ne fussent terminées, de manière que la Prusse auroit fort peu perdu de ses limites anciennes, et qu'on eût sauvé une grande quantité d'argent qui pouvoit rentrer en circulation. Tout honnête-homme, François ou Allemand, ne pense qu'avec répugnance à ces Chefs auxquels le Roi avoit accordé tant de pouvoir, d'honneurs, de confiance et de revenus, et qui, pour toute expres-

sion de leur reconnoissance, portèrent à la Prusse des coups mortels.

C'est ce qui fait aussi que l'attention se fixe généralement sur les mesures que prendra le Roi lorsque le repos et l'ordre seront rétablis. Il se doit à lui-même, il doit à des milliers de sujets qui ont été rendus malheureux, d'examiner scrupuleusement le degré auquel ont été coupables ceux qui ont manqué à leur devoir, et de les faire juger par des hommes qui ayent porté l'épée avec honneur. Cette loi doit frapper aussi tous les Généraux qui se sont trouvés dans les forteresses et qui ne se sont point opposés à ces redditions si promptes. Ils ont agi contrairement à leur devoir et à l'attente de l'Etat; ils doivent être jugés comme les autres. Plusieurs d'entr'eux ont eu des donations et des prébendes; ils n'en méritent plus la jouissance. D'autres ont été décorés de marques d'honneur; leurs noms doivent être consignés au poteau d'infamie, et passer avec opprobre à la postérité.

Que chaque particulier fasse connoître les traits qui sont parvenus à sa connoissance, rélativement à ces redditions, et que les Juges les apprécient!

Dans un voyage que je fis, il y a peu de temps, à Magdebourg, j'ai été frappé de l'amertume des propos de la bourgeoisie au sujet du Gouverneur de Kleist. Les plus grands événemens dépendent souvent de causes peu apparentes. Il est vraisemblablement que la chute de Magdebourg n'eût pas été si précipitée, si une blessure n'eût retenu le Général de Wedel dans sa chambre.

S'il avoit été admis aux délibérations de la Généralité, son opposition persévérante auroit probablement agi sur les esprits de ceux qui étoient présens, et auroient amené un résultat plus honorable. On n'auroit pas été maîtrisé par les manières brusques dont Kleist avoit l'habitude envers tous ses subordonnés, depuis le Commandant jusqu'à l'Enseigne, *) et ceux qui pensoient mieux n'auroient pas gardé le silence, lorsque la patrie étoit en danger. Le Commandant du Trossel demeura muët. Avec plus de caractère, il ne se seroit pas exposé aux accès de mélancolie qui, depuis ce temps, ont fait naître en lui les idées les plus sinistres. Le Général de Wartensleben ne parla point. En temps de paix, il jouoit très bien dans sa garnison le rôle d'un Dey en miniature, mais d'autant plus mal celui de héros en temps de guerre. Quelques jours avant la reddition, il se permit déjà à cet égard des propos impardonnables, et il auroit, peut-être, porté avec plaisir les clefs de la forteresse à la première patrouille Françoise. Le Gé-

*) Kleist ne se conduisoit pas plus poliment à l'égard des employés civils; il ne parloit d'eux qu'avec les expressions d'une fierté dédaigneuse. Un officier subalterne ayant, un jour, été insulté par un référendaire qui étoit pris de boisson, Kleist écrivit à la Régence, qu'à la place de l'Officier, il auroit percé le référendaire de son épée. Le Magistrat Palatin conserve dans ses archives un décret où Kleist avertit qu'il fera punir publiquement devant le Corps de garde tout bourgeois qui osera se promener sur le rempart. Lorsque le premier Militaire de la province donne un tel exemple, doit-on être surpris que l'état militaire et l'état civil soient sur le qui-vive l'un vis-à-vis de l'autre?

néral de Schack fut le seul qui fit ses observations contre la reddition proposée; mais une remontrance très peu gràcieuse de Kleist, qui lui dit d'attendre son tour, lui ferma la bouche. Héros pacifiques de Magdebourg, de Cüstrin, de Stettin, de Hameln etc. combien doivent peser sur vous les suites de votre infidélité, de votre foiblesse et de votre ignorance! S'il se fût trouvé dans vos postes des gens plus dignes de les occuper, la paix auroit probablement été conclue sans délai; les flots et les contrées voisines de la Vistule n'auroient pas été rougies du sang de tant de milliers d'hommes. Ne saviez-vous rien du courage des défenseurs de Gènes et de Valenciennes?

Il est pardonnable, sans doute, de se livrer à l'expression de la douleur, à la vue d'événemens si propres à affecter l'ame de tant d'amertume. Je cesse cependant ces plaintes pour rapporter que tous les autres officiers, les soldats et les bourgeois reçurent avec effroi la nouvelle de la capitulation de Magdebourg.

Le brave Capitaine du Génie de Kleist, qui connoissoit les forces de la place, ne put retenir ses larmes; le courageux Major de Hollwede fut furieux de se voir avec son bataillon traité ironiquement par une petite troupe, près des ouvrages de la Ville-neuve.

Ce sera donc à la publicité qu'il faudra livrer l'honneur ou l'opprobre de chacun, selon qu'il l'aura mérité.

—e—e—

P. S. On dit qu'un Major des Cuirassiers du Corps, que les Parlementaires menèrent avec eux à Mag-

debourg, y fit une description gigantesque du Corps d'armée qui formoit le blocus, et de ses moyens. Sait-on quelque détail sur cette peinture en gros et sur son auteur?

Notices de Berlin.

J'étois dans une loge au théâtre; une dame étoit à mes côtés. Elle se retira avant la fin de la pièce. Je vis, par hazard, un papier sur la place qu'elle venoit de quitter; c'étoit la lettre suivante. La satisfaction que j'éprouvai en la lisant m'engage à la communiquer au public, sans déguiser le nom de l'Auteur. Dès qu'une lettre pareille vient d'un Artificier Prussiens probablement encore jeune, il est à présumer que la nouvelle souche du Militaire Prussien refleurira plus belle que n'est tombée l'ancienne.

De la citadelle de Graudenz, le 25 Août 1807.

Chère Soeur!

Tu crois peut-être que je ne suis plus, et que cette guerre m'a aussi pris pour victime. Je serois bien heureux; mais je n'ai pas eu un sort si désirable, et je survis à la chute de ma patrie déchirée par la perfidie, par ses propres enfans et par de faux amis. J'ai aussi versé mon sang, et de tout mon coeur; mais mes blessures ne m'énorgueillissent point; j'eusse pré-

féré que mon sang eût été entièrement répandu. Mais j'ai encore une consolation puissante, encore une pensée qui me réjouit — peut-être aurai-je encore le bonheur d'offrir de nouveau ma vie pour rétablir et relever la gloire du nom Prussien. Oui, cela arrivera. Oui, la Prusse, la Prusse et son Roi, — son Roi le plus honnête-homme que la terre ait jamais porté, triompheront encore avec éclat de l'ingratitude et de la perfidie. J'en suis convaincu, et j'y crois comme je crois en l'Etre suprême.

Pardonne-moi cette effusion, dans un moment où j'ai des choses pressantes à te demander. Dis-moi, ma soeur, que fait mon bon père? Que font ma mère et mes soeurs? Ce père infortuné vit-il encore? Ne m'épargne pas la nouvelle douloureuse de sa mort s'il a peut-être déjà passé dans un monde bien meilleur que celui-ci, et s'il a vu la fin de ses souffrances. J'y suis tout préparé, et j'ose presque dire que je m'en consolerois plutôt que de le savoir encore poursuivi par les soucis et par l'amertume.

Voilà un an entier! — et je n'ai reçu de vous tous aucune nouvelle. Hélas! peut-être s'est-il fait de grands changemens! Mais en quoi ont consisté ces changemens? Voilà ce que je brûle d'apprendre. Je t'ai écrit au mois de Décembre de l'année passée, et je n'ai point reçu de réponse. Depuis ce temps nous avons soutenu ici un siège, et j'en suis encore réchappé, la vie sauve. Autour de moi et à mes côtés plusieurs ont été tués; dans une sortie que nous avons faite de nuit,

j'ai reçu un coup de feu dans la hanche droite qui m'a fait passer six semaines à l'hôpital. Je n'en ai éprouvé d'autres suites que des tiraillemens violens dans les membres et un état de foiblesse dont je ne me refais pas. Peu après, je fus encore effleuré d'un coup qui ne me fit pas d'autre mal. J'étois à l'hôpital avec des blessés de toutes les nations belligérantes, François, Italiens, Bavarois, Hessois, Saxons, Badois etc. et les soins ne pouvoient être que fort médiocres, par la quantité d'infortunés qui les reclamoient.

Je pourrois te conter beaucoup de choses de tout ce que j'ai souffert; mais je n'en ai pas le loisir, et je me réserve à te dire le tout de bouche. Il a régné ici beaucoup de maladies épidémiques, particulièrement la dyssenterie. Dieu soit loué! je n'en ai point souffert. Je n'ai eu qu'une maladie aux yeux qui est assez commune ici, et qui a été produite par la température humide des casemattes, et le méphitisme que le grand nombre d'individus accumulés en un petit espace a porté dans l'atmosphère.

J'ai été proposé deux fois pour être promu au grade d'Officier, et la chose paroissoit certaine, mais il s'est trouvé chaque fois des circonstances contraires. Nous avons passé huit mois dans un local très resserré, furieusement menacé de toutes parts; nous y étions, en quelque sorte, séparés de la nature entière, et nous formions une espèce de petit royaume. Nous n'avons eu aucune communication avec l'armée, ce qui fait qu'il n'y a point eu chez nous d'avancement. Maintenant que

beaucoup de régimens seront réduits, et que l'armée entière sera moins considérable, on pourra en espérer encore moins. Mais dussé-je être privé de ce bonheur, j'ai celui d'avoir rempli mon devoir, et d'avoir servi mon Roi avec une fidélité aveugle; j'ai la satisfaction d'appartenir à cette partie de l'armée Prussienne qui n'a pas été vaincue. Nous avons résisté au fer et au feu; et la citadelle est restée intacte entre nos mains. Aussi avions-nous pour Gouverneur, le Maréchal L'Homme de Courbière d'un courage inébranlable, et deux braves Commandans, le Général de Schramm et le Colonel Borel du Vernay.

Je suis premier Artificier et j'ai le rang d'Officier. Ainsi je suis un peu plus que je n'étois en quittant Berlin. Je finis, quoique j'aye encore beaucoup à t'écrire. Tranquillise, par le retour du courier

ton affectionné frère
Frédéric.

P. S. Je te prie instamment de me répondre tout de suite, ne fût-ce qu'une couple de lignes. Dans huit jours nous partirons, peut-être, d'ici. Pour où? Dieu le sait. Peut-être te reverrai-je encore cette année. Salue tous ceux qui me connoissent! Que fait Charles? Dès ma lettre lue, fais remettre une couple de lignes à la poste.

Adresse:

Au premier Artificier Schulz à la colonne du laboratoire, N°. 6. citadelle de Graudenz.

Lettre militaire.

Lettre écrite de Coppenhague

le 19 Septembre 1807.

J'aurois peine à vous dépeindre les scènes d'horreur dont nous sommes témoins depuis six semaines, les massacres, les incendies auxquels nous avons été exposés avec nos familles. L'histoire n'offre point de tableau qui ressemble à ce qui s'est passé ici. Du faîte de bonheur, notre pays, de foible étendue, mais enrichi des bénédictions du Ciel, est tombé sans sa faute ainsi que notre capitale dans l'abîme du malheur. La bassesse de la politique Angloise a frappé un coup inattendu. Le quart de cette belle ville n'est plus que cendres et débris. Une quantité de familles ont vu les leurs mourir de la manière la plus misérable, sans compter les estropiés et les blessés. La détresse où nous sommes est au dessus de toute expression. Les Anglois ont agi à notre égard, comme des brigands en titre, et ils agissent encore de même, quoique nous ayions accordé tout ce qu'ils ont prétendu. Les procédés des François sont bien différens! Celui qui écrit ceci a sujet de rendre grâce au Ciel, d'avoir conservé sa vie et ses membres, quoiqu'il ait été exposé, autant qu'on peut l'être à tous les instrumens meurtriers et incendiaires. Ma maison et mes propriétés n'ont point souffert; mais le Gouvernement Danois sera probablement mécontent de la capitulation, et nous ignorons en

conséquence ce qui pourra encore nous arriver. La chose ne paroit point terminée. Le Gouvernement lui-même arrête peut être le cours ordinaire des postes. Veuille la Providence nous préserver de nouvelles horreurs! Depuis six semaines, nous n'avons, ni navigation, ni commerce. Dans tous les cas, le commerce ne nous est permis, ni avec l'étranger, ni avec nos provinces mêmes, quoique la capitulation ait été faite avec Coppenhague et avec toute la Zéelande. Les violens d'aujourd'hui portent leur fierté au plus haut degré, et tant que les élemens ne délivreront pas la mer Baltique et la Zéelande de leurs flottes, nous ne pourrons faire aucune expédition, etc. etc.

ANECDOTES.

Le Général Berner et le Moine de Loebau.

Le magnanime Général Hessois Berner fut l'objet de la vénération, de la reconnoissance et de l'amour, partout où il se trouva avec ses troupes. Il régnoit à Loebau, autrefois petite ville frontière, un esprit d'intolérance entre les Catholiques et les Protestans. Un Moine se flattoit de se faire bien venir auprès du Général Berner, en lui découvrant que le magistrat de la ville étoit tout à fait du parti Prussien. Berner après l'avoir écouté avec patience, lui dit: „Eh bien! que voulez-„vous que je fasse? — C'est ce que je dois abandon-„ner à Votre Excellence — Bon! Allez faire ce rap-„port à la Chambre de Marienwerder. *) Si elle or-

*) Marienwerder avoit encore garnison Prussienne.

„ donne que le magistrat soit pendu, je ferai exécuter „ la sentence sur le champ; sinon, et que vous soyez „ trouvé coupable, je vous ferai fusiller." Le Moine, „ saisit de terreur, ne se sentit aucune vocation pour exécuter cet ordre.

Bonté de coeur d'un Cosaque.

Les Russes s'étant emparés de la ville de Mohrungen, après le gain de la bataille qui s'étoit livrée près de là, les Cosaques pillèrent le bagage, et enlevèrent quelques femmes. Deux d'entr'eux entraînant avec violence une jeune fille très jolie, le Hetman leur chef les rencontra, et voyant la jeune fille se débattre en jetant de grands cris, „que faites-vous?" dit-il aux Cosaques, „partez sur l'heure," et ce mot fut suivi de quelques coups de fouëts. „Viens, belle enfant!" dit-il à la jeune personne d'une voix douce, et il essaya de la mettre sur son cheval. Comme elle continuoit à pleurer et à se débattre avec angoisse, „ quand jolie fille „ pleure, dit-il, moi faut pleurer aussi. Eh bien! ne „ veux-tu pas venir avec moi?" La fille faisant signe que non, „ eh bien! ne pleure plus!" lui répartit-il, et il la remit entre les mains de deux Cosaques auxquels il ordonna, sous peine de mort, de la conduire à l'arrière-garde de l'armée Françoise.

Le Saxon et le Prussien.

(Un mot après la bataille de Jéna.)

„ C'est indigne! c'est indigne," disoit un marchand de Magdebourg, „ si les Saxons ne nous eûssent pas „ abandonné, nous autres Prussiens, nous aurions „ gagné la bataille."

„ Mais dites-moi, „ lui répondit paisiblement un Saxon, „ comment cette poignée de 20000 hommes „ auroit-elle pu arrêter 120000 fuyards?"